

# Le Samedi

VOL. IV — NO. 9

MONTREAL, 13 AOUT 1892

PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS

LUNE DE MIEL SOUS TENTE



*Retrouves en pleine villégiature rustique par des amis inquiets après quinze jours de disparition.*

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 13 AOUT 1892.



Le cœur des hommes de race est le tombeau  
des secrets.

C'est avec de belles paroles qu'on trompe les  
hommes de cœur.

Le succès ne visite jamais une personne sans  
une invitation spéciale.

Qui a vécu un seul jour après son ennemi, a  
goûté la plus douce des vengeances.

Toute vérité scientifique est pareille à une eau  
limpide enfermée dans un vase terne.

Le génie, si puissant qu'il soit, n'a pas assez  
de muscle pour faire mouvoir une meule.

L'homme le plus méprisable c'est le vaniteux  
qui veut paraître en s'attribuant ce qui est à  
autrui.

La parole est comme la flèche, dès qu'elle a  
été lancée aucune force humaine ne saurait la  
ramener.

Laisse les jours se suivre avec leur cortège de  
peines et de plaisirs et accepte avec joie l'œuvre  
du Destin.

La vie d'ici-bas est pour les fidèles comme les  
provisions qu'emporte le voyageur et qui le mènent  
jusqu'au but.

La femme a été tirée d'une côte toute contour-  
née, c'est pourquoi sous bien des rapports, elle  
manque de rectitude.

## MOTS D'ENFANTS

*Beloiseau.* — Qu'est-ce que ta grande sœur a  
dit quand elle a su que j'étais dans le salon à  
l'attendre ?

*Fernand.* — Rien ; seulement, elle a été une  
bague de son doigt et en a mis une autre.

## AU JARDIN ZOOLOGIQUE



Un hippopotame vient de voir le jour.

## L'ACROBATE

A vingt pieds de hauteur, sur la corde installée,  
Calme et ferme, lançant des baisers vers la foule,  
L'acrobate, en maillot, jongle avec une boule  
Au milieu des bravos d'un public affolé.

Tout à coup retentit un immense tolle !  
Mille hommes sont debout, sombre et vivante houle  
L'histrion maladroit sur le parquet se roule.  
Aux pieds des spectateurs tombé, brisé, sillé !

Comme des histrions il est des politiques !  
Jonglez avec nos droits, nos libertés publiques.  
Tant que vous serez forts, la foule applaudira.

Mais le jour vient, bandits, où l'esclave en colère,  
Vous verra d'un œil sec, brisés, rouler à terre ;  
Et, quand vous râlerez, saignants, vous sifflera.

R. MÉNEAU.

## SIGNIFICATIF

*Le boucher.* — Combien voulez-vous avoir de  
saucisse ?

*Le reporter (affamé et distrait).* — J'en veux...  
j'en veux trois quarts de colonne.

## DAMNÉ !

(Pour le SAMEDI)

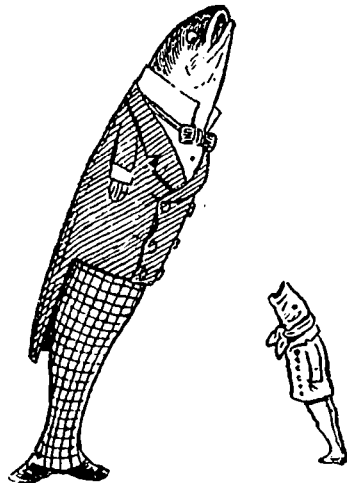
## I

### ALLÉGORIE

C'est à peine si l'étudiant Franck Hanser ve-  
nait d'atteindre sa dix-huitième année quand un  
misérable spadassin, Spartero, s'offrit la satisfac-  
tion facile et lâche, — sachant qu'il ne pouvait se  
battre, — de le menacer d'un soufflet.

Ce soufflet, Franck Hanser ne l'avait pourtant  
pas reçu, et cependant il lui brûlait la joue comme  
la marque infamante au fer rouge. Aussi, la nuit  
qui suivit le jour de son altercation avec Spartero,  
fut-elle affreuse pour le malheureux jeune homme.  
Sa fièvreuse insomnie lui représenta toutes les  
humiliations infâmes, les provocations lâches qu'il  
lui faudrait subir, tant qu'il ne serait pas en âge  
de se battre, en mesure de tenir une épée. Dans

## MEILLEUR A LA LONGUE



*Le hareng, au saumon.* — Tu t'en fais accroire parce  
qu'on te courre pendant quelques mois. Moi, je ne fais  
pas de bruit ; mais je dure toute l'année.

son désespoir impuissant, l'étudiant en vint à ap-  
peler à son aide toutes les puissances du ciel et  
de l'enfer. Du ciel, personne ne vint à son se-  
cours, les duels ne sont pas populaires à cet en-  
droit. Mais de l'enfer, le prince lui-même accou-  
rut " Tu as bien fait de m'appeler, Franck  
Hanser, dit Satan, car moi, et moi seul, puis  
te donner le charme magique grâce auquel  
aucun duelliste, même les plus fameux de ton  
temps, ne sortira vivant d'une rencontre avec  
toi. Et pour cela — vois si je suis bon prince au-  
jourd'hui ! je ne te demande pas ton âme, la seule  
monnaie dont pourtant je me paye, comme tu  
sais. Tu ne seras damné que par ta faute, si tu  
provoques en duel qui que ce soit, au lieu de gar-  
der ton infernale sûreté de main pour te défendre  
des provocations : veux-tu ? " Et Franck Hanser,  
fasciné, accepta, sombre, le pacte infernal...

## II

...Le lendemain, bousculé insolemment dans  
la rue par un officier, l'étudiant s'exclama " bru-  
tal ! " Un soufflet fut la réplique de l'officier. Le  
soir même on allait sur le terrain, le même offi-  
cier était mort...

## PRUDENCE JUSTIFIABLE



*Tante opportune.* — Allons plus au large.

*Julie.* — Pourquoi cela ?

*Tante opportune.* — Pour que les hommes nous regar-  
dent moins.

...Les camarades du mort ayant voulu le ven-  
ger, provoquèrent successivement en duel Franck  
Hanser : celui-ci les tua tous...

Dès lors, personne ne chercha plus querelle à  
l'étudiant : Franck Hanser comprit alors cette  
triste vérité que, dans la vie, on était d'autant  
plus susceptible qu'on savait avoir moins de dan-  
ger à l'être...

Un seul homme triomphait (au moins, en pa-  
roles) de Franck Hanser : c'était le spadassin  
Spartero. Voyant que Franck Hanser ne le pro-  
voquait pas, il en concluait que l'étudiant crai-  
gnait de compromettre, avec lui Spartero, sa ré-  
putation (peut-être même, sa vie) de duelliste  
toujours heureux. Et c'est ainsi que l'étudiant  
entendit une fois dans une brasserie le spadassin  
se vanter ainsi : " Ah oui, c'est du petit Hanser  
dont vous voulez me chanter les exploits : mais  
je les connais et, voulez-vous que je vous dise,  
c'est de la chance et rien de plus qu'il a. La  
preuve, la voulez-vous, c'est que jamais il n'o-  
rait se battre avec moi, moi qui l'ai pourtant jadis  
souffleté..." — " Tu en as menti, drôle, interrom-  
pit, terrible, l'étudiant, et par deux fois ! tu ne  
m'as jamais souffleté et c'est moi qui te provoque  
maintenant..." — Du moment où Franck Hanser  
le provoquait, Spartero, avec la superstition de  
l'Italien, se sentit perdu : mais comme il hésitait  
à répondre à la provocation de l'étudiant, celui-  
ci le souffleta de son gant et de ces paroles :  
" Mais c'est toi qui n'oses pas te battre avec moi,  
lâche !..." Cette fois, Spartero ne pourrait plus  
reculer.

Le lendemain, il allait sur le terrain, la mort  
dans le cœur.

Dès le début de l'engagement, il sentit son poi-  
gnet, si souple et si solide d'ordinaire, se raidir  
au premier contact de l'épée de Franck Hanser  
comme sous l'influence d'un charme infernal : la  
main paralysée du spadassin ne put parer la pre-  
mière pointe de son adversaire, et Spartero tomba,  
tué comme un enfant.

" Vengé ! " s'écria, en le voyant tomber, Franck  
Hanser avec un accent inexprimable de haine  
assouvie : mais l'étudiant vainqueur pâlit, chan-  
cela à son tour car une voix mystérieuse lui rican-  
nait à l'oreille " Damné ! "

JULES BONGRAND.

Correspondant parisien du SAMEDI.

## L'ART DE SE DÉBARRASSER DES IMPORTUNES

## COMME NOUS



*Dlle de Laquarantaine.*—Combien allez-vous me donner de danses ce soir, capitaine ?  
*Le capitaine.*—Ha !... hum !... Je ne sais si je pourrai. Madame Souslevont m'a recommandé de faire danser celles qui n'ont pas de vogue.

LE TRAIN LE PLUS RAPIDE  
DU MONDE

Il est de croyance générale que les trains les plus rapides sont sur le continent européen ; cependant, au risque de causer une panique et de faire baisser le stock des chemins de fer d'outre-mer, il faut reconnaître que les Américains ont le dessus depuis novembre dernier.

Le train le plus rapide, est connu sous le nom de "Empire State Express" sur le New-York Central, reliant New-York à Buffalo. La distance qu'il parcourt est de 440 milles et le temps dans lequel cette distance est parcourue est de huit heures et vingt-six minutes ; ce qui fait en moyenne, une vitesse de 52.17 milles à l'heure comprenant deux arrêts de sept minutes chaque.

C'est une course vraiment prodigieuse, accomplissant un mille dans 67½ secondes pendant près de huit heures et demie.

En Angleterre, il y a beaucoup de chemins de fer qui sont quelque peu plus rapides que cela, mais il n'y en a pas un seul qui soutienne sa vitesse sur une aussi grande distance.

Par exemple il y a sur le *Great Northern* un train qui accomplit le trajet entre Grantham et King's Cross en une heure et cinquante-sept minutes, la distance étant de 105½ milles ce qui fait cinquante-quatre milles à l'heure. Les trains réguliers de 10.15 a.m. 11.45 a.m. et 1.3 p.m. connus sous les noms de "Cornishman," "Dutchman" et "Zulu" et allant de Paddington à Swindon, font tous le trajet, qui est de 77½ milles, en une heure et vingt-sept minutes naturellement, la vitesse est bien plus rapide que celle de l'Empire State Express de New-York, mais la distance ne peut pas lui être comparée.

Ce qu'il y avait eu de plus rapide à longue distance à venir jusqu'ici, c'était la "Great Northern Edinburgh Express" qui accomplit une distance de 396 milles en sept heures et quarante-cinq minutes, comprenant trois arrêts se montant à une demi-heure. Cela faisait en moyenne une vitesse de 54½ milles à l'heure. Mais le chemin de fer américain bat tout cela par sa plus grande distance.

## UN SECOURS D'OUTRETOMBE

Une dame vient de demander aux autorités de Vienne la permission de déterrer le corps de sa sœur, morte depuis dix ans. Elle avait mis dans le cercueil des bijoux d'un grand prix ; se trouvant réduite aujourd'hui à un état de gêne et n'ayant pas d'autres ressources, elle demande que les morts lui viennent en aide.

## EN VOYAGE

*Madame Grosel.*— Mon Dieu ! que je déteste donc les voyages sur mer ! je suis toujours si malade !

*Madame Selfin.*—Vraiment ! D'un autre côté, cela va faire tant de bien à votre fils.

*Madame Grosel.*—Aussi, c'est bien pour lui que je me suis décidée. Il s'était pris d'amour pour une jeune personne, fille de parvenu, et je me suis décidée de le faire voyager afin de distraire son imagination.

*Madame Selfin.*—Ah ! je comprends, vous n'aimiez pas la jeune fille.

*Madame Grosel.*—Une vraie bonne à rien. Je ne l'ai jamais vue, mais je sais que mon pauvre garçon était dans un état effrayant. Je suis toute surprise qu'il ait consenti si aisément à s'éloigner de sa bien-aimée ; mais il est si bon garçon, si obéissant !

*Madame Selfin.*—Je m'aperçois qu'il s'est fait des amis à bord, entre autre une très-jolie jeune fille.

*Madame Grosel.*—Oui et ça me fait plaisir ; cela va tant le distraire. Elle est fort jolie ! Elle est distinguée et il me semble qu'une mère devrait être fière d'avoir une bruc semblable.

*Madame Selfin.*—Oui, elle est superbe ; vous la connaissez je suppose, c'est une demoiselle Dumillion.

*Madame Grosel.*—Dumi... que dites-vous ?

*Madame Selfin.*—Mademoiselle Dumillion. Mais qu'avez-vous donc ?

*Madame Grosel.*—Oh ! je comprends maintenant pourquoi il s'est décidé si facilement de venir. Il savait que je serais malade toute la traversée, et c'est justement la personne que j'essayais à lui faire oublier.

## SWEET MUSIC

*Lui.*—Qu'on aille dire maintenant que les chiens ne comprennent pas aussi bien que nous. Dimanche dernier, j'ai emmené Fido à l'église et...

*Elle.*—Oui ?

*Lui.*—Et il a dormi pendant tout le temps du sermon.

## D'UN GRAND SECOURS

*Sauslesou (à son beau-père, après le pardon de son enlèvement).*—Je vous remercie beaucoup de m'avoir aidé à me faire accepter de votre fille.

*Le beau-père.*—Moi, je vous ai aidé ! Comment cela ?

*Sauslesou.*—Si vous ne vous étiez pas opposé à notre union, elle n'aurait jamais consenti.

## UNE VRAIE GLACIÈRE

*La dame.*—N'êtes-vous pas le même homme à qui j'ai donné un morceau de gâteau l'an dernier ?

*Le tramp (mettant la main sur son estomac).*—Oui, madame, et je l'ai encore là.

## CRI DU CŒUR

*Henri.*—Pourquoi ne te mets-tu devant ton miroir pour mettre ta cravate ?

*Lucien.*—Parce qu'il n'est pas convenable de se montrer à quelqu'un sans être complètement habillé.

## PAUVRE MALHEUREUX

*Alphonse.*—Tu as l'air déconfit, qu'as-tu donc ?

*Gustave.*—Il y a bien de quoi. Hier après-midi je vais rendre visite à mademoiselle Sacapiastre, et au lieu de lui donner ma carte, je lui envoie un reçu du Mont de piété.

## UNE BOMBOCHE



*La vieille dame.*—Qu'as-tu à pleurer mon petit ?

*Toto.*—J'ai échappé mon biscuit.

*La dame.*—Rassemble-le.

*Toto.*—Je ne puis pas me baisser ; j'en ai trop mangé d'autres.

## LE PLUS BRAVE DES BRAVES

Il est deux heures du matin. Monsieur dort profondément, mais madame semble inquiète et tremble. Elle vient justement d'entendre du bruit dans la salle à diner.

*Madame.* — Henri ! Henri !

*Monsieur (s'éveillant).* — Voyons, qu'est-ce qu'il y a encore ?

*Madame (bas à son oreille).* — Il y a des voleurs.

S'il n'eût pas été si brave, peut-être se serait-il évanoui ; mais doué d'une force et d'une énergie remarquables, seuls ses membres se mirent à trembler.

*Madame.* — Henri !

*Monsieur.* — Ch... chérie !

*Madame.* — N'es-tu pas pour te lever ?

*Monsieur.* — Je ne pense pas.

Ici on entendit le bruit de l'argenterie qu'on remue.

*Madame.* — Henri !

La réponse fut tout-à-fait inarticulée.

*Madame.* — Est-ce que tu n'as jamais dit que si des voleurs entraient dans ta maison tu leur donnerais du fil à retordre ?

*Monsieur.* — Ouais !

*Madame.* — N'as-tu jamais crié à qui voulait

## LES INSÉPARABLES



*Madame Placé d'eau.* — Je suppose, capitaine, que vous aimez le canotage ?

*Le capitaine.* — A la folie. Le fait est que moi et mon canot, nous sommes inséparables.



II

(Le lendemain à la suite d'un coup de vent). — Bien tel qu'il l'avait dit.

l'entendre, que si un voleur s'échappait de toi impunément, il serait un homme chanceux ?

Le bruit de quelques verres qu'on met dans un sac, se fit entendre.

*Monsieur.* — Alice !

Il n'y eût pas de réponse.

*Monsieur.* — Depuis que tu m'as réveillé, je pense à quelque chose.

*Madame.* — Vrai !

*Monsieur.* — Je viens justement de penser que ma police d'assurance finit aujourd'hui.

On entendit le bruit d'une porte qu'on ouvre.

*Monsieur.* — Alice, je ne puis pas me faire à l'idée que je doive te laisser seule dans le monde.

A en juger par le bruit les voleurs mettaient les objets dans un sac.

*Monsieur.* — Mon amour ; je suis convaincu que ceci est un cas de concession mutuelle. Si les voleurs veulent partir tels qu'ils sont maintenant sans rien prendre de plus, je ne les poursuis pas, et je suis tout à fait disposé à être indulgent pour eux.

Ici ils entendirent la porte de devant s'ouvrir et se refermer ensuite et bientôt après les bruits de pas résonnèrent et se perdirent sur le trottoir.

*Madame.* — Ils ont tout pris.

*Monsieur.* — Et je t'assure qu'ils auraient passé un mauvais quart d'heure s'ils étaient restés une minute de plus.

Et le lendemain matin, il racontait son aventure à ses amis, disant qu'il ne comprenait pas que des gens fussent aussi osés que de pénétrer dans le domicile d'un homme sans réveiller un membre de sa famille. Ah ! s'il les avait entendus !!!

## COMMENT LES ANIMAUX S'AMUSENT

Chez les animaux, l'instinct de l'amusement est développé à un très haut degré et surtout dans leur jeunesse. Aussi, l'on dirait qu'ils ont conscience de ce fait et que les parents se font un devoir de procurer des amusements à leurs petits. Le chat, le chien, le cheval, tous amusent leurs petits, excepté cependant la vache, qui ne croit pas que les distractions soient nécessaires aux plus jeunes. Les oiseaux font comme la vache ; les petits sont obligés de s'amuser seuls et par eux-mêmes. On a remarqué un jour, un troupeau de moutons qui jouaient dans un champ dont le milieu était divisé par une petite clôture. Leur jeu ressemblait à celui des enfants connu sous le nom de *à la queue du loup*. Le plus gros mouton ouvrait la course, faisait le tour du champ, sautait la clôture et tous les autres suivaient en file, et un par un. Ce jeu semblait les divertir énormément, s'il faut en juger par leurs petits sauts joyeux. Les faons jouent à une sorte de jeu qui consiste à se poursuivre les uns les autres et à se toucher du bec.

Les petits cochons sont très friands d'amusements, et leur jeu favori semble être la course. Ils galopent jusqu'à épuisement, parce que le but de la course pour chacun, est d'arriver le premier. En général, les courses sont les grands amusements des animaux surtout des plus jennes.

## FUTUR DIPLOMATE



*Toto.* — Maman, tu n'as pas mis assez de confitures pour mon pain ?

*La maman.* — Tiens, voilà.

*Toto.* — C'est que, maintenant, faut que tu me donnes assez de pain pour mes confitures.

Baucoup de chevaux et même les petits chiens ont autant de trucs pour battre leurs adversaires, que les petits écoliers. Les oiseaux aiment à prendre leur essor et à planer librement dans les airs.

Et c'est ainsi que l'on pourrait écrire tout un volume sur les amusements des animaux. Comme nous, ils semblent vouloir briser la monotonie de leurs jeunes années.

## LE NEZ

Petite étude physiologique :

Le gros nez est très répandu parmi les épiciers, les bourgeois, les boursiers et les maquignons.

Le gros nez finissant en poire appartient aux marchands heureux et aux hommes en place.

Le gros nez boursoufflé aux limonadiers, aux maîtres d'hôtels et aux valets de chambre.

Le gros nez bourgeonné aux campagnards et aux ivrognes.

Le nez aquilin, en bec d'aigle, dénote la force et le courage.

Le nez évasé, retroussé au bout, l'ironie et l'hygiène.

Le nez mince, sec, difforme, la peur et la lâcheté.

La narine étroite, naquée, diaphane, indique la volupté.

La narine large dénonce le travail acharné dès l'enfance

Celui qui a des excroissances de chair sur le nez est de caractère sanguin ou lymphatique, mais, dans les deux cas, s'emporte facilement.

— Enfin, celui dont le nez s'attache au front par une ligne très courbe est presque toujours excentrique et tant soit peu disposé à la folie.

LES INCONVÉNIENTS DU RHUME DE CERVEAU



I

—Oh ! Séraphine, accepte-moi, et ton existence ne sera qu'une série de...



II

...Atehou !...

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Une réclame.—J'ai trouvé ce matin, dans mon courrier, une circulaire commerciale si drôle que je ne puis résister au désir de la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Lyon (date de la poste).

AU GRAND BAZAR DES MODES

PAULIN MARTINOT

Fournisseur breveté de la Cour ottomane pour les mouchoirs ourlés que Sa Majesté le Sultan daigne jeter à ses sujets.

Grand choix de *mannéquins* pour hommes politiques.

Spécialités de *doublures* pour les principaux théâtres de la région.

*Camisoles* de force pour les salles d'aliénés.

*Gaze* recommandée à MM. les écrivains pornographiques.

Fil incassable nécessaire aux personnes qui veulent se *fauxfiler*.

*Coupons* de loges pour MM. les concierges.

Tissus de toutes sortes, hormis les *tissus de fausselés*.

La plus grande complaisance est recommandée au personnel du Grand Bazar des Modes.

Toujours de bonne humeur, mes employés *rayonnent* constamment.

Poussant la discrétion jusqu'à ses dernières limites, ils ne demandent jamais l'état, l'âge de mes clientes.

Leur face réjouie indique au moins clairvoyant que nous ne *filons pas un mauvais coton*.

Spirituels sans familiarité, s'ils ont souvent le mot pour rire, ils gardent toujours la *mesure*.

Les personnes qui voudront bien m'honorer d'une visite, pourront se convaincre de suite que je ne *brode pas*.

Pour copie : *Le Gaulois*

Un de nos féconds romanciers, de ceux qui font monter les journaux à un sou, entre un de ces derniers matins chez Fabrice Carré.

L'écrivain semblait en proie à une grande agitation ; il tenait dans les mains un journal à moitié lacéré.

—Qu'est-ce que c'est cela ? demanda Carré.

—Un article où on m'éreinte... quelque chose d'ignoble... Ni style, ni orthographe !

—Il y a donc des citations ?

Mot de la fin :

M. Maboulin préside un banquet.

Au dessert, on le prie de prononcer quelques paroles. Il se recueille un peu ; puis, levant son verre :

—L'usage des repas, dit-il, remonte à la plus haute antiquité.

En wagon.

Un voyageur offre un verre de Porto à un Anglais, placé auprès de lui, et s'apprête à essuyer le verre avec son mouchoir.

—Nô, dit l'Anglais ; j'aime mieux boire après votre bouche, qu'après votre nez !

Un m t féroce.

Scène de nuit :

—Hector, murmure l'épouse terrifiée, j'entends des pas dans la maison ; il y a des voleurs en haut.

—Surtout, ne les dérange pas, répond tranquillement Hector ; il vont peut-être étrangler ta mère.

Chez le coiffeur :

Grosclaude, qui vient de faire paraître, chez Dentu, la quatrième édition des *Gaietés de l'année*, est en train de se faire raser.

Tout à coup :

—Vous êtes étranger, sans doute ? dit-il au disciple de Figaro.

—Moi, monsieur, je suis Parisien. Mais qu'est-ce qui peut vous faire croire ?...

Grosclaude, flegmatique :

—Votre façon d'écorder le Français !

Un brave homme a laissé quelque part un bras dans un engrenage. Deux moutards le voient passer, et l'un s'écrie :

—Ils ont bien de la chance, les enfants du manchot.

—Pourquoi ça ?

—Parce que pendant qu'y mange la soupe d'une main, y peut pas leur-z-y flanquer des gilles avec l'autre.

Au restaurant :

—Garçon ! un steak mécanique !

Ahurissement du garçon.

—Eh bien, quoi ? un steak aux tomates !

Un étranger, en tournée dans la perfide Albion, tombe malade. Un ami fait mander le médecin, qui refuse de le soigner craignant de perdre ses frais.

L'ami tire un billet de cinq louis et lui dit :

—Tuez-le ou guérissez-le, n'importe, mais cet argent est à vous.

Le malade meurt quand même et est enterré. Le médecin ne recevant pas le fameux honoraire promis, va trouver l'ami et le somme de tenir sa parole.

—L'avez-vous guéri ? répond celui-ci.

—Non, monsieur.

—L'avez-vous tué ?

—Certainement que non.

—Alors, de quel droit venez-vous réclamer des honoraires ? Je vous avais dit : tuez-le ou guérissez-le ; vous ne l'avez ni tué ni guéri. Je ne vous dois absolument rien. Je vous souhaite bien le bonjour.

Calino a perdu tout crédit, et ça le navre.

Comme on lui faisait remarquer combien précaire était le sort des agents de police, si peu payés...

—Mais, s'écrie-t-il, ces gens là "doivent avoir l'œil partout !"

On parle devant Calino d'un jeune homme qui s'est noyé en se baignant.

—La jeunesse est imprudente, murmura l'illustre gâteux. Pour moi, j'ai interdit à mon fils de se baigner tant qu'il ne saurait pas nager.

Un demi-écrasé fait sa déposition chez le commissaire de police

—Au bout d'une minute, dit-il, cent personnes étaient groupées autour de moi.

—C'est bien, cela !

—Assurément, ajoute-t-il ; mais je dois dire qu'on ne me palpitait qu'à la hauteur de ma montre et de mon portefeuille !

Entendu au club :

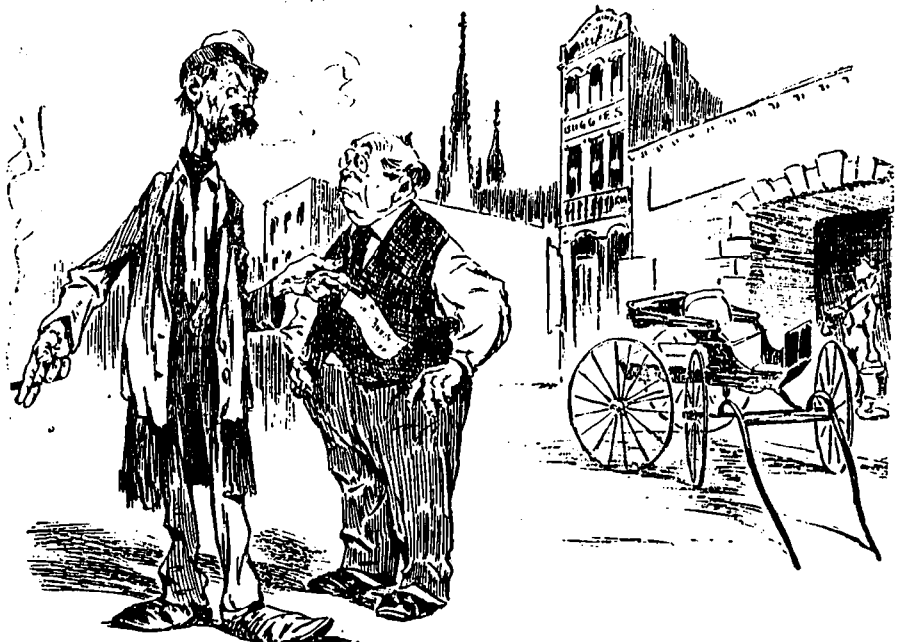
—En somme, qu'est-ce que la médecine ? Un libre-échange. Le malade prend l'avis du docteur et le docteur prend la vie du malade !

—Voyons, sois franc : qui t'a donné cette belle plume d'oie ?

—C'est Albert ; et c'est d'autant plus gentil de sa part qu'il n'en avait qu'une.

—Eh bien ! tu m'étonnes ; je le croyais incapable de se déplumer pour un autre !

OPÉRATION FINANCIÈRE



Le tramp.—Combien cette voiture ?

Le carrossier.—Trois cents dollars.

Le tramp.—Je la prends. Voici mon chèque pour trois cents dollars et quinze centins. Remettez-moi la différence.

## UNE BONNE LEÇON

Un vieux commandant, que les bulletins de 1870 ont fait mourir de rage, m'a raconté son entrée à Saint-Cyr, en 1812.

—J'avais seize ans, me dit-il ; je venais de Charlemagne ; les élèves du Prytanée, fils d'officiers, n'aimaient pas les lycéens, fils de bourgeois.

Un décret de l'empereur ayant appelé à la Grande Armée, comme aspirants sous-lieutenants, les élèves qui comptaient six mois d'école, tous "les Charlemagne" de la précédente promotion avaient été dirigés sur Moscou.

J'étais seul, sans camarade qui pût me protéger contre les Prytanées, ou me servir de guide à travers les écueils inconnus de cette vie nouvelle.

Les études, les exercices prenaient toute la journée : il y avait une émulation incroyable dans cette jeunesse ardente qui, aux rares sorties, couroyait, dans les rues de Paris, des capitaines de vingt ans, revenus d'Espagne ou de Bohême avec des béquilles sous les épaules et l'étoile des braves sur la poitrine.

Le soir, on allait fumer au *Café Turc*, c'est-à-dire dans le réduit spécial, dont la mauvaise odeur éloignait les surveillants.

Un caporal *Prytanée* barrait la porte, la pipe à la bouche. —Nécessité fait oublier prudence : — je le heurtai en passant ; sa pipe tomba.

## COUP DIFFICILE



*Polo, (enseignant le billard à sa femme). —Voilà un coup difficile. Attends un instant. Tiens, voici comment s'y prendre.*

—Quel est le champion de malheur qui m'a bousculé, hurla-t-il avec un juron formidable !

J'avais, inconscient, disparu dans un abri.

—Ah ! ah ! il se cache, le poltron ; parions que c'est un parisien.

Comment je me suis trouvé devant lui, la main levée : comment il a paré le coup brutal que je lui portais en pleine figure, je n'en sais rien. On accourait au bruit, et dix bras vigoureux me maintenaient à distance respectueuse du caporal. J'écumais.

—Tu te crois au lycée impérial, mon garçon ; à l'école, ce n'est pas à coup de poing qu'on règle ses petites affaires. Allez chercher les instruments, vous autres. Puisque le *bleu* veut une leçon, il l'aura.

Deux anciens sortirent en courant, pendant qu'un troisième, —un enfant comme moi,—me disait, un peu ému :

—Tu sais l'escrime ?

—Oui ; il y a trois ans que je ferraille.

—Tant mieux !

—Je serai le témoin du bleu, dit-il au caporal.

On apporte deux baguettes de fusil en fer, au bout desquelles un compas ouvert était ficelé avec du cordonnet.

C'était une arme mal en main, mais souple, flexible, redoutable.

—Eh bien ! petit, dit le caporal, en se plaçant à deux pas de moi, si tu es un crâne, fais-le voir !

Les témoins improvisés mesurèrent les armes ;

Pune d'elles était plus courte de trois lignes ; on défilait le compas pour l'avancer d'autant.

Un des témoins me les tendit.

—Choisis, bleu !

J'en pris une, au hasard.

Nous étions en garde. Le quinquet jetait sa clarté jaune sur les faces pâles des cinq ou six assistants, qui barraient l'unique porte d'entrée.

Chacun de nos témoins s'effaçait contre le mur, sur lequel des caricatures au fusain grimaçaient et des inscriptions libertines semblaient nous railler.

—Allez ! dit le témoin du caporal.

Le caporal ! je vois sa figure poupinée, sa levre moqueuse, son œil bleu. Il était posé crânement, selon les règles ; la main gauche en arrière, bien ouverte, les genoux ployés, la pointe du compas à la bonne hauteur.

—Ça l'amusa, cette aventure : il avait ramassé un conscrit ; ce conscrit avait regimbé ; il allait l'envoyer pour huit jours à l'infirmerie, après l'avoir breveté *brave à trois poils* avec un coup de compas !

—N'en avait-on pas fait autant pour lui, l'année dernière, et ne fallait-il pas apprendre à vivre à ces petits bourgeois, qui venaient *envrosser* l'École ?

Nous engageâmes le fer. Il attaqua.

—Une, deux !

—Bien paré, conscrit ; tu as de la salle. Mais voilà un petit coupé dégagé que tu ne connais pas et que je te recommande. A toi !

—Je parai le dégagé.

—Oh ! oh ! Quel contre de quarte ! Il n'y a plus d'enfants ! Aie ! Touche ! pas volé !

J'avais riposté. Etendant le bras sur la tierce découverte, j'étais revenu en quarte par une feinte brusque. Le compas, rougissant la chemise, avait disparu dans la chair jusqu'au cordonnet.

Le caporal tendit les bras ; son œil bleu s'ouvrit démesurément, une écume rouge mouilla ses lèvres et il tomba à la renverse sans dire un mot.

Il était mort !

La baguette de fusil m'échappa des mains, cliquetant sur les dalles. Je fis un pas en avant.

—Voilà de la belle besogne ! me dit sévèrement le témoin de mon adversaire ; quand on est maître d'armes, on ne se bat pas !

Maître d'armes, moi !

—Tout s'est passé loyalement, déclara mon témoin ; si tu n'es pas content, je suis ton homme.

Un sergent élève intervint entre les deux témoins, qui déjà ramassaient les armes pour leur compte, et les sépara. Puis, je ne sais plus ce qui se passa : le sang me montait au cerveau ; mes idées se troublaient ; je m'évanouis.

\*\*

Quand je revins à moi, j'étais seul dans le Café Turc.

Seul ? non ! Etendu contre la porte verrouillée au dehors, le caporal dormait son dernier sommeil. Oh ! la belle et martiale figure ! Comme tout à l'heure, il souriait à la mort, qui le prenait à dix huit ans pour une sottise querelle d'écolier. Ses yeux ouverts me faisaient peur. Je me mis à genoux pour les fermer et, me rappelant mes prières d'enfants, je récitai à demi-voix le " *De profundis clamavi ad te Domine !* "

Funèbre veille ! Le sang avait rejilli jusqu'au mur, tatouant la figure d'un " kaiserlick " grotesque, qu'un grenadier

## CONNAISSANCE A CULTIVER



*Boulou.* — Quel plaisir as-tu de te faire suivre partout par cet original qui ne dit jamais un mot ?

*Boulou.* — Il fume de si mauvais cigares ! Il n'y a pas une moustique à dix pas de lui.

de la vieille garde transperçait de sa baïonnette. Quelques gouttes rouges tombaient d'un cœur enflammé, dans lequel ou lisait : " J'aime Joséphine ! "

Et, à genoux sur la dalle, penché sur le mort, je continuais à psalmodier la lugubre prière :

" *De profundis clamavi ad te Domine !* "

Un quart d'heure de plus et je devenais fou ! Heureusement la porte s'ouvrit.

C'était le commandant en second (un amputé d'Egypte,) suivi d'un piquet en armes. Derrière le piquet, une civière.

—Qu'on porte le mort à l'infirmerie ; vous, conscrit, suivez-moi chez le Gouverneur.

Dans ce corridor étroit et infect, où l'on s'entassait, je cherchais des yeux une des baguettes de combat, pour la ramasser et en finir avec l'atroce vision. Quatre élèves m'entourèrent ; mon témoin se glissa entre eux et me murmura à l'oreille :

—Fais bonne contenance, conscrit, sacrebleu ! tu n'as rien à te reprocher !

—Rien à me reprocher ? Il est mort !

La civière chargée, le piquet la suivit, le fusil sous le bras gauche.

\*\*

On me conduisit, dans la nuit, à travers les cours blanches de neige et les corridors noirs, jusqu'au cabinet du Gouverneur.

C'était le général de division, baron Bellavène ; un *grognard*, comme on appelait déjà ces vainqueurs légendaires, qui avaient planté le drapeau de la révolution aux quatre coins de l'Europe coalisée. Celui-là avait laissé une jambe à Rastadt.

Il travaillait en uniforme ; l'abat-jour de la lampe laissait la vaste salle dans une demi-obscurité.

La pendule sonna trois heures.

—Ah ! c'est le conscrit, dit-il d'un ton bref. Regarde-moi !

Brusquement, il releva l'abat-jour et la lampe mit mon visage en pleine lumière.

## DÉCOUVERTE ALARMANTE



—Oh ! papa, le chien a mangé ma tante Ephraïm ! Je reconnais ses souliers.

L'air froid de la nuit m'avait rendu à moi-même.

L'apparition sanglante s'était effacée de ma pensée et je me voyais dans la plénitude de mon droit, devant le juge qui allait prononcer sur mon sort.

—Dis-moi la vérité : Tu as insulté un caporal ?

—Non !

—Tu l'as frappé ?

—Non ! Je n'ai pas pu.

—Tu l'as menacé ?

—Oui ; il m'avait appelé poltron.

—Et tu l'as tué... avec un compas.

—Oui ; mais lui aussi avait un compas. Nous nous sommes battus loyalement.

—Tu tirais mieux que lui...

—Oui, mais ce n'est pas ma faute !

—Quel âge as-tu ?

—Seize ans !

—Tu as tes parents ?

—Ma mère seulement.

—Ton père ?

—Tué à Austerlitz ; capitaine.

—Sais-tu ce qui t'attend ?

—Je m'en doute.

—Te repens-tu, au moins ?

—Non, mon général.

—Mais, méchant drôle, c'est la cour martiale ! C'est le peloton d'exécution !

—Tant pis pour moi ! Il n'avait qu'à ne pas m'appeler poltron !

—Ah ! c'est comme ça, dit le Général, en se levant et me regardant dans les yeux.

Il réfléchit une minute, qui me parut un siècle, puis il appela.

—Capitaine, vous allez laisser cet homme auprès du caporal qu'il a tué. Au jour, justice sera faite ; Il faut en finir avec cette manie du compas.

\*\*

On m'amena à l'infirmerie.

Le caporal reposait sur le lit funèbre, entre quatre cierges ; sur la table, au chevet, un crucifix et une soucoupe : une branche de buis trempait dans l'eau bénite.

Une sœur de Saint-Vincent de Paul priait au pied du lit. Elle me montra une chaise basse à côté d'elle ; je m'agenouillai en sanglotant, la tête dans mes mains...

Quelles angoisses !

\*\*

Le jour vint, et un pâle soleil d'hiver éclaira cette scène de deuil, plus lugubre à mesure qu'elle se dégageait des ténèbres.

Le sourire du mort n'était plus qu'une grimace menaçante ; derrière les paupières fermées je voyais les yeux bleus chargés d'éclairs. Ah ! que

j'aurais voulu changer les rôles : qu'il fût là, lui, brûlant de remords, grelottant par la fièvre, sur ce prie-Dieu qui écorchait mes genoux, et être, moi, à sa place, rigide et glacé sous ce linceul, sur lequel mes larmes coulaient silencieusement.

Une main se posa sur mon épaule et me fit tressaillir.

—Mon enfant me dit doucement la sœur, il faut prendre ce bouillon.

J'avalai d'un trait sans répondre.

—Et puis encore ce bordeaux.

Je repoussai le verre ; il me semblait voir du sang.

—Allons voyons un peu de courage ! Tu as prié, tu expies, Dieu est bon, il pardonnera ! Pauvre enfant ! Tu es plus pâle que le mort ; bois, je le veux !

J'avais bu et j'étais debout quand le capitaine entra.

—Le piquet vous attend, conscrit ; il est l'heure venez !

L'heure ! L'heure de quoi ?

Je le suivis, inconscient, sans comprendre. Devant la porte de l'infirmerie, dans la grande allée, sous les arbres chargés de givre, un peloton d'élèves attendaient, l'arme au pied, en grande tenue.

Le peloton d'exécution ! J'avais compris !

Alors, il se fit en moi une réaction brusque, salutaire ; l'étau qui étreignait mes tempes se desserra ; ma vue s'éclaircit, la parole me revint.

—Tant mieux, dis-je tout haut, ce supplice va finir.

Déboutonnant ma veste, je cherchai l'arbre contre lequel il fallait me placer.

Une voix connue s'éleva d'un groupe d'officiers, et le général Bollavène enveloppé dans son grand manteau de campagne, le chapeau rabattu jusqu'aux épais sourcils que personne, à l'École, ne regardait sans trembler, fit deux pas vers moi.

—Avez-vous quelque chose à demander avant l'expiation.

Je m'étais placé face au peloton et, du pied, j'écartais la neige pour me caler sur le terrain glissant.

—Non, rien ! mon général... Cependant, c'était mon tour de commander l'exercice ce matin... Je voudrais commander le peloton et mourir en soldat.

—Soit ! répondit brusquement le Général. Adjudant, laissez-le commander le feu.

—Merci, mon général.

Du doigt, j'arrachai le col de crin qui me serrait la gorge et, bien posé sur mes jambes, la tête haute, je criai à pleins poumons :

—A mon commandement ! Charge en douze temps.

—Au temps ! dit le Général ; c'est un commandement inutile ; les armes sont chargées.

Il dardait sur moi son œil fauve ; mais je n'étais plus sensible aux impressions terrestres ; je me sentais porté vers des demeures inconnues. Comme le caporal, je souriais à la mort qui m'appelait.

—Apprêtez, armes ! repris-je.

Le cliquetis des bassinets résonna dans le silence ; j'entendais battre mon cœur.

—En joue ! Je fis le signe de la croix et, les yeux tournés

## UNE BONNE IDÉE



*Tante Catherine.* — Tu te souviens de mon Carlo ? Quand il est mort, je l'ai fait empailler.

*Juliette.* — Vrai, ça se fait cela ? Que je suis contente ! Je vais demander à papa qu'il le fasse empailler quand tu mourras.

vers ce ciel gris, où je croyais monter dans l'extase de mon sacrifice, j'entr'ouvris ma chemise avec mes doux mains. Adieu, mère ! Et, tout haut, d'une voix ferme :

—Feu !

Une détonation, l'aveuglement de la fumée de la poudre ; puis... rien !

J'étais debout, sans blessure ; et cependant je distinguais les fusils abaissés, fumant encore et derrière le peloton, la haute silhouette du Général.

—Au temps ! vous m'avez manqué !

—Ah ça, méchant conscrit, as-tu fini de te moquer de nous ? me dit le Général en se dressant devant moi.

Puis adoucissant sa voix : « Viens m'embrasser ; tu es un gamin bigrement crâne ! De ses deux bras, il m'enleva de terre avant que j'aie pu revenir de ma surprise et il frota contre mes joues sa rude moustache blanche.

—Oh ! mon général, lui dis-je avec une amertume sincère, il n'y avait pas de balles dans les fusils !

—Parbleu ! Il t'a fallu du temps pour le comprendre ! Me prends-tu pour un ogre de conte de fées ! Mais c'est égal, tu es un soldat ! Je ne peux pas te garder à l'École ; tu partiras, ce soir pour la Grande Armée. Je t'envoie à un colonel de mes amis, qui ne te laissera pas flâner dans les bas grades. Je ne veux te revoir qu'avec l'épaulette. Plus de duel surtout ; c'est bête et ça prend des braves dont l'Empereur a besoin. On m'attend pour le rapport ; adieu mon enfant.

Voilà comment j'ai fait, à seize ans, la campagne de Russie ; comment j'ai été blessé à la Bérésina ; comment enfin, j'étais sous-lieutenant six mois avant mes camarades de promotion.

JEAN DE VILLEURS.

(*La Revue Algérienne*)

## MYSTÈRE EXPLIQUÉ

*L'élève* (continuellement absent de ses classes). — Puis-je vous demander un certificat attestant que j'ai assisté régulièrement à votre cours.

*Le vieux professeur distrait.* — Mais je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu à mes classes.

*L'élève.* — Vous devez me confondre avec un autre. Je ressemble beaucoup à l'un de mes confrères qui n'a jamais assisté à vos classes, et c'est de là que doit venir l'erreur.

*Le vieux professeur.* — Ça doit être cela. Voici, votre certificat.

## LA DANSE MACABRE



I

*Mademoiselle Lithurje.* — Venez, ce soir, me voir danser la danse des ombres.

II

*Tout ce qu'il a pu y voir.*

## MYSTIGO

(Pour le SAMEDI)

(Suite.)

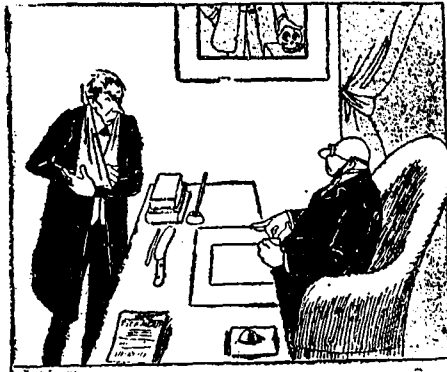
En attendant, Jules César Mouton ne laissait nullement prévoir sa future grandeur au moins au point de vue intellectuel. A chaque concours, il arrivait toujours bon dernier et était constamment premier en queue. Déjà, il était en belles-lettres et il n'avait fait de progrès qu'en deux matières : la géographie et la gymnastique.

Par exemple, en ces deux branches, il tenait la tête de toutes les classes, mêmes supérieures à la sienne. En géographie, il ne s'était pas contenté du traité de Cortambert, pourtant très détaillé et que nous suivions au lycée ; il s'était procuré, on ne sait comment, car elle n'est pas en vente, une copie de la carte militaire et topographique de la France, qui indique les hameaux, les fermes et maisons isolées, voire même de simples bornes ainsi que tous les accidents de terrain. Cette carte, la plus complète qui existe, forme à elle seule un énorme atlas de plusieurs centaines de feuilles ; elle est à l'échelle d'un quatre-vingt millièmes. Cette carte sert à l'armée française en campagne ou en temps de guerre. Muni de ce précieux document qu'un officier lui avait prêté, disait-il, ce qui n'était vraisemblable, car cela est défendu, Mystigo connaissait la France sur le pouce et tout ce qu'il y avait d'important et de curieux sur le sol étranger, lui était familier. Il avait ainsi étudié de véritables minuties géographiques telles que la source, la configuration et l'embouchure de véritables ruisseaux et jusqu'à l'existence de petits ravins ; enfin, il possédait la connaissance et l'orientation des plus petits sentiers qui, à travers champs ou sous bois, conduisaient à nos frontières et même au-delà. Bref, sa cervelle était une mappemonde vivante. En gymnastique, il était passé maître à tous les instruments : cordes diverses, trapèzes, anneaux, perches, échelles, poutres, barres, etc. ; il maniait très habilement aussi les haltères et les mils, car nous devons dire que Mystigo était aussi fort que lesté ; c'était, en effet, un véritable athlète, proportionnellement à sa petite stature : il eut fait honneur à un cirque ; aussi, avait-il été choisi comme moniteur par le professeur de gymnastique, un maréchal-logis chef ou sous-officier des cuirassiers, qui le nommait son petit prodige. Naturellement, avec ses dispositions physiques au gymnase et la tête farcie de géographie, il devait remporter les premiers prix en ces matières. C'est ce qui arrivait régulièrement depuis cinq ans. Chaque année, lors de la distribution des prix, lorsqu'on annonçait géographie ou gymnastique, premier prix décerné à l'élève... tout le lycée soufflait alors en chœur :

"Jules César Mouton dit Mystigo, on ne se trompait pas et la salle éclatait sous les applaudissements aussi ironiques que sincères des condisciples de notre lycéen gymnastico géopraphe. Une année, cependant, un éclat de rire des trois cents et quelques élèves du lycée, accueillit Mouton, lorsque pour la cinquième fois, son nom retentit comme le héros de géographie et de gymnastique. Même le pion ou maître d'études préposé à la nomination des lauréats, fut gagné par ce rire homérique et il dut faire un effort pour ne pas éclater avec les élèves. Mais les proviseur du lycée, monsieur Lalonde, auteur d'une table des logarithmes, homme austère et équitable autant que savant, se leva de son fauteuil présidentiel et dit d'une voix forte : "silence ! ce que vous faites là, messieurs, ajouta-t-il est inconvenant au dernier chef et indigne de bons camarades. Parce que ce jeune homme, monsieur Mouton, n'a pas d'autres talents que ceux que vous lui connaissez, s'ensuit-il qu'il ne pourra pas jouer son rôle dans l'existence ; les plus modestes connaissances ont leur utilité ; laissez s'avancer l'avenir, messieurs, et alors, probablement, reconnaîtrez-vous que vos rires d'aujourd'hui étaient injustes, qui sait si les pauvres talents, comme vous les appelez, de votre condisciple, ne lui serviront pas à sauver son existence et mieux encore, à arracher à la mort quelque membre de l'humanité, au profit de qui tournent tous les talents ; qui

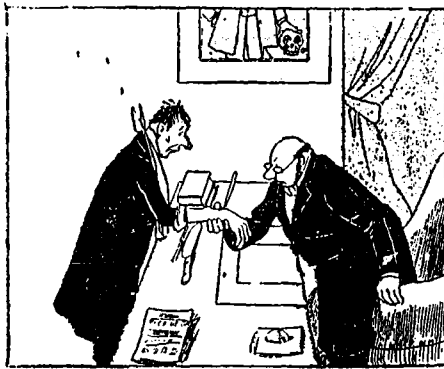
## CONSULTATION MÉDICALE

La présence de microbes.



I

—Docteur, ce que ce bras me fait souffrir !



II

Le médecin.—Voyons !



III

—Le cœur est bon.



IV

—Les yeux indiquent des microbes.



V

—Hum ! Le gosier très en pente !



VI

—Pouls agité !



VII

Inspectant sa trousse.—Je ne sais pas si.....



VIII

.... Non, ceci plutôt....

sait même si cette humble science de la géographie ne lui servira pas un jour, et peut-être bientôt, à la défense de son pays. La géographie, rappelez-vous-le jeunes gens, est un des yeux de l'histoire et la base de la tactique militaire : c'est elle qui a aidé aux victoires d'Alexandre, de César et de Napoléon ; c'est elle qui a servi à Christophe Colomb pour découvrir le nouveau monde ; c'est encore elle qui dirige le navigateur ; enfin, c'est elle qui préside aux découvertes des hardis voyageurs et qui guide les pionniers de la civilisation et le missionnaire, à travers les terres inhospitalières des contrées sauvages. Vous le voyez, la géographie n'est donc pas à dédaigner. Et puis, il vaut beaucoup mieux remporter un prix de géographie ou de simple gymnastique, que

de rentrer à la maison fruit sec. A bon entendeur, salut !" Cette allocution fatidique qui dévoilait inconsciemment un coin de l'avenir prochain car nous en étions en Juillet soixante-neuf, glaça les rires.

Et le pauvre Mystigo qui avait rougi comme une pivoine en entendant l'accueil ironique fait à son nom, fut bien compensé de cette avanie. Lorsqu'il descendit de l'estrade, ses prix à la main, proviseur, professeurs et maints grands personnages de la ville lui donnèrent une chaude accolade. En France, en effet, les professeurs et les autorités embrassent les élèves qui ont obtenu une récompense au jour de la distribution des prix.



MANQUE D'EXPERIENCE



La mère. — Il n'est pas d'humeur. Voyez-vous, il fait ses dents.  
Le vieux garçon. — Il n'est rendu qu'à ses dents? Quand va-t-il commencer ses cheveux?

III

Mystigo était fils d'un mécanicien sans fortune au service de Japy frères. Mystigo avait un frère et une sœur plus jeunes que lui mais de courte taille aussi, bien que moins corpulents que lui-même. Notre collégien passait ses vacances chez son père, s'occupant sans cesse de recherches géographiques et d'exercices gymnastiques. Dans une séance littéraire, musicale et variée au profit des pauvres, Mystigo prêta son concours dans son art favori et se fit admirer par son adresse et sa légèreté : il est vraiment fort, disait-on. De fait, il n'eut pas été déplacé dans un cirque. Afin de se faire quelque argent, il donnait, dans ses vacances, des leçons de gymnastique et d'escrime qu'il avait apprises au lycée. Chaque matin, Mystigo allait faire un tour de promenade et il prenait un bain sur le soir, en eau courante. Un jour qu'il marchait, en bon bourgeois, les mains derrière le dos, il aperçut une jeune fermière qui entraînait dans la prairie pour traire les vaches. La jeune fille avait un fichu et un tablier rouge. A peine était-elle installée, qu'un énorme taureau excité par le rouge de son costume, fondit sur elle, de la ferme voisine. Comment cet animal que l'on tenait toujours attaché se trouvait-il libre en ce moment? Avait-il donc brisé son licou dans un accès de fureur ou plutôt était-il mal attaché? Quoi qu'il en soit, il arrivait tête baissée sur la pauvre petite laitière sans défense. Il n'en était plus qu'à une cinquantaine de verges, quand Mystigo aperçut le danger. Sans hésiter, d'un bond, il s'élança bravement au secours de la fillette, mais bientôt, le taureau l'atteignait et la culbutait; il se préparait à la paumer, c'est-à-dire, à la lancer en l'air avec ses cornes quand Mystigo arriva à la rescousse. N'ayant rien dans les mains, il asséna un formidable coup de pied sur le mufle du brutal et celui-ci, distrait de son but par le savant coup de savate de son adversaire, se rua sur lui. Mais nouveau bestiaire, Mystigo avait l'agilité et le sang froid des gladiateurs romains. Il piqua alors une course furibonde en se dirigeant sur un magnifique chêne qui servait d'ombrage au troupeau et qui était situé à environ cent verges de là. Le taureau se précipite sur les pas de notre petit homme; il bondit en poussant des mugissements épouvantables et halète avec rage; il est tout près de notre héros; celui-ci sent son haleine lui chauffer le cou, mais il n'est pas tout à fait assez près cependant pour pouvoir l'encorner, bien que sa tête se relève à chaque instant avec un mouvement menaçant. Un coup de corne de cette énorme tête serait probablement la mort, mais Mystigo est assez heureux pour ne pas se laisser distancer d'un pas. Enfin, après deux tiers de minute de cette course désordonnée, le petit bonhomme atteint l'arbre : "A nous deux, main-

tenant, terrible minotaure, nous allons rire, criait-il à l'animal en guise de défi.

Et il se mit à courir autour de l'arbre.

Le taureau emboîta le pas avec lui mais après trois ou quatre tours, il chancela et trébucha. Il se releva et reprit sa course circulaire contre son adversaire. Mais Mystigo qui n'avait pas bronché profita de cette seconde de faiblesse : il attrapa la queue de l'animal et s'y suspendant, il s'élança en croupe sur lui et saisit vivement ses cornes par les bouts. Le bœuf, ivre de rage, se mit à exécuter une sarabande effroyable pour se dégager. Il baissait et relevait la tête avec une force et une vélocité vertigineuses, faisant chaque fois, sauter en l'air le petit corps de Mystigo; mais ses mains ne lâchaient pas prise, elles semblaient rivées aux cornes; d'autres fois, le bœuf ruait, se dressait sur les pattes de derrière pour renverser son adversaire, mais celui-ci retombait à pic sur l'échine de la bête, tandis que le quatre pattes retombait sur ses sabots. Cette lutte devenait épique et l'issue pouvait être fatale pour Mystigo, si malheu-

reusement, comme on le craignait, l'animal dans ses soubresauts, frappait avec ses cornes notre jeune athlète à la tête.

Un grand nombre de personnes s'étaient amassées et de la route, regardaient ce spectacle avec terreur; déjà quelqu'un parlait d'aller chercher une arme afin de faire feu sur la brute pour dégager le brave jeune homme, mais bien compromis. Encore qu'il y eût là des hommes forts, nul n'osait attaquer de front ce roi de la prairie et prendre, comme l'on dit, le taureau par les cornes à la place de notre jeune champion. Cependant Mystigo, que le manège de son ennemi commençait à fatiguer horriblement, cherchait à l'orienter contre un mur qui longeait la prairie du côté opposé où il était entré, afin de s'en faire un rempart contre la bête en le franchissant. Mais comment s'y prendre pour atteindre ce but? Tout à coup, une idée géniale jaillit de son cerveau; le fond de son chapeau de paille était garni d'étoffe rouge. Prompt comme l'éclair, il arracha son chapeau retenu sur sa tête par une jugulaire en tresse et le met vivement dans sa bouche.

Pendant que le bœuf reprend la position horizontale, il met son chapeau très large de bord, entre les deux cornes que ses mains serraient toujours comme deux guides et ouvrant les pouces, il pince le chapeau de chaque main contre les cornes, transformées en étaux pour la circonstance. Alors, calculant les mouvements de l'ani-

UNE VRAIE DEBAUCHE



Tourmesol. — Je n'ai jamais vu de dimanche aussi chaud. Comment l'as-tu passé?  
Garibon. — Je ne me suis pas levé de la journée.  
Tourmesol. — Moi, je me suis levé; (d'un air triomphant) mais je ne me suis pas lavé.

mal, il cherche à arracher, entre chacun d'eux, la doublure de son couvre-chef avec ses dents. Après maints efforts infructueux, il parvient enfin à la déchirer en partie : il lâche alors le chapeau qui vole dans la prairie, emporté par les bonds de l'animal. Il penche de nouveau la tête et l'un de ses pouces s'ouvrant, saisit le bout de l'étoffe qui pendait de sa bouche. Travaillant dès lors de la tête autant que le lui permet son terrible coursier il déchire la doublure de façon à l'allonger, tout en l'imbibant de salive autant qu'il le peut, afin de la rendre moins flottante; quand il la juge assez longue, son pouce lâche l'un des bouts de la loque. Enfin, se penchant et se relevant alternativement, il cherche à faire tomber le ruban devant les yeux du taureau, mais en orientant l'étoffe autant que possible du côté où il veut diriger son ennemi. Ce fut comme un coup de foudre : le taureau n'eut pas plutôt aperçu l'infamale couleur, qu'il piqua droit sur le mur du côté duquel flottait la banderole de son torréador, cherchant à l'atteindre sans y réussir, bien qu'elle ne fut qu'à deux pouces de son nez. Pendant environ une bonne minute, le taureau courut, tout en continuant de la tête, de pieds et de l'échine, ses mouvements de dégagements. Enfin, le mur haut de sept pieds environ fut atteint. L'animal donna si furieusement de la tête contre la muraille, que le pauvre Mystigo n'eut que le temps de se rejeter en arrière pour ne pas y briser la sienne, mais sa main gauche n'ayant pas glissé assés vite le long de la corne afin d'éviter le choc, fut broyée contre la pierre et le haut de la corne qui était aigu lui entra dans la paume. Malgré son atroce douleur, Mystigo ne perdit pas la présence d'esprit car le taureau se mettant à courir le long du mur, il resta ferme sur sa redoutable monture.

L'animal se frottait avec force contre les pierres pour renverser son insaisissable adversaire, mais alors Mystigo, dégagait vivement sa jambe et évitait ainsi de se la faire broyer comme la main. Enfin, le taureau se mit à courir tête baissée comme il le faisait par intermittences pendant quelques secondes, sans doute pour refaire ses forces : c'est ce que Mystigo attendait. Profitant de cet instant de répit, le brave torréador lâcha lestement les cornes et par un effort aussi prompt qu'énergique, il se dressa sur la croupe de son indomptable bucéphale et s'accrocha au sommet du mur. Lancé comme il l'était, le pauvre garçon se blessa encore sensiblement les genoux et sa main blessée retombant avec force sur les pierres lui causa une recrudescence de douleur. Mais il oublia aussitôt sa douleur pour ne songer qu'à sa délivrance. Il s'assit sur le chaperon du mur en s'écriant avec un air de triomphe : ouf! quel steeple-chase! Je veux bien que le diable m'emporte si jamais les jockeys de Longchamp ou d'Epsom en ont fait une pareille." Puis il regarda

SCÈNES DE PLAGE



Le favori de milady.

courir le taureau qui, se sentant dégagé, allongea vivement le cou et huma l'air avec force ; mais exténué sans doute, et d'ailleurs, saignant abondamment du nulle car il s'était blessé lui-même contre le mur, il s'abattit à l'endroit où finissait la muraille.—"Chacun son tour, mon vieux !" exclama Mystigo.—"C'est égal, ajouta-t-il, c'est un bel animal ; j'avais là un rude adversaire et je suis fier de lui ; néanmoins, il était temps que ça finisse."

L'exploit que nous venons de raconter n'avait pas duré cinq minutes en tout, mais c'était des minutes dont chaque seconde était une menace de mort pour notre héros. Inutile de dire qu'un bravo enthousiaste l'avait salué de loin lorsqu'on le vit hors de danger. Et que de félicitations et de chaudes poignées de main lorsqu'on le rejoignit.

Dès lors, Mystigo grandit de cent coudées parmi les braves gens du bourg qu'il habitait. Sa main, bien que toute meurtrie et percée d'un demi-pouce de profondeur, se cicatrisa en trois semaines, grâce aux soins habiles du médecin de l'endroit.

Quant à la jeune fille pour laquelle Mystigo avait joué sa vie, elle en fut quitte pour quelques contusions et la peur, le taureau, ainsi que nous l'avons dit, n'ayant eu que le temps de la renverser. Mais le cœur de la jolie laitière fut plus profondément blessé que son corps, car dès ce jour, elle jura un amour éternel à ce petit garçon qui l'avait sauvée d'une mort presque certaine et qui comptait à peine seize ans. Mystigo lui-même ne fut pas insensible à la reconnaissance de cette jeune héritière qui comptait, elle aussi, seize printemps.

Le terrible taureau, lui, cause de tout le mal et qui était la propriété du père de la jeune fille quasi-victime, fut reconduit à l'écurie par son maître et celui-ci, furieux de voir qu'il avait failli causer la mort de son unique enfant qu'il adorait, lui administra cinq ou six fameux coups d'étrivières pour panser ses blessures. Le fermier offrit une belle récompense au sauveur de sa fille, mais Mystigo refusa catégoriquement et dit qu'il était suffisamment récompensé d'avoir secouru mademoiselle sa fille : généreux Mystigo, il sentait que l'amour ne se paye que par l'amour.

Il y avait un mois que cet événement était passé et Mystigo était parfaitement guéri de ses blessures, sauf un peu de sensibilité. On était à la fin d'août et Mystigo allait regagner le lycée dans trois jours. C'était l'après-midi d'une chaude journée et pour la dernière fois peut-être, le personnage de notre histoire, prenait ses ébats dans

la rivière nommée l'Haleine, qui coulait près de la localité qu'il habitait.

De l'autre côté de la rivière, mademoiselle Julienne Japy, jeune personne de quinze ans et fille du chef de la maison de ce nom dans laquelle était occupé le père de Mystigo, cette demoiselle, disons-nous, prenait une leçon de natation sous les soins d'un professeur.

La mère, assise sur un pliant au bord de l'eau, assistait à ses ébats. La leçon terminée, la mère engagea sa fille à sortir de l'eau.

—Je t'en prie, maman, laisse-moi prendre encore quelques exercices, répondit la jeune personne : l'eau est si bonne et la saison balnéaire touche à sa fin.—Soit, dit la mère, mais ne t'approche pas du poteau.—Ne crains rien, petite mère.

Le parage où se baignait la jeune fille d'une part et Mystigo avec quelques amis de l'autre, était l'endroit le plus favorable aux bains : eau claire comme du cristal, coulant doucement sur un fond de sable fin qui s'inclinait de façon à augmenter insensiblement la profondeur de l'eau, ce qui permettait à chaque baigneur de mesurer son terrain d'action selon ses connaissances natales.

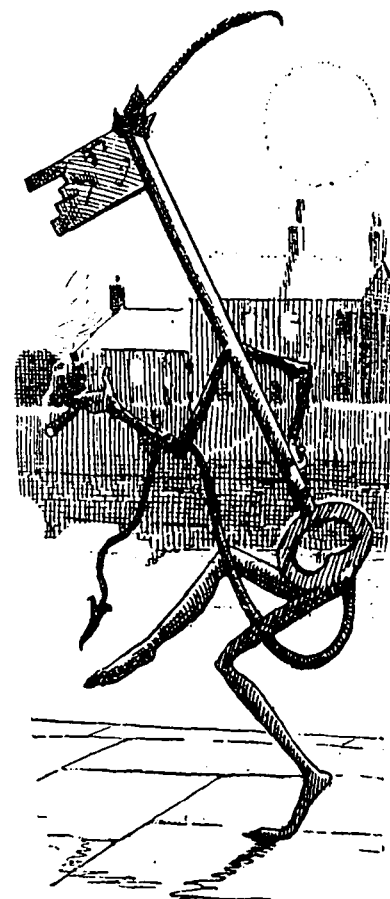
A un demi-mille en aval de ce parage, existait une cascade. Cette chute augmentait naturellement à un point donné la force du courant. Aussi, pour mettre en garde contre le danger qu'elle présentait, avait-on placé à un certain endroit sur les deux rives, un poteau avec cet avis : "Courant dangereux ; limite de sûreté."

De l'autre côté de la chute, était une ceinture de rochers de trois à quatre pieds d'élévation, coupée d'échancrures par lesquelles l'eau jaillissait avec force pour retomber ensuite dans un bassin mesurant soixante pieds de profondeur.

De la zone de bains, la rivière allait en s'élargissant jusqu'à la chute où elle atteignait une largeur de deux cents mètres (218 verges), après laquelle elle se rétrécissait.

La mère de la jeune personne qui se baignait, s'absenta un instant en la recommandant à sa gouvernante. Mademoiselle Julienne n'étant plus sous l'œil de sa mère, dit à sa gouvernante qui était une anglaise :

— Betty, je vais tirer une coupe jusqu'à la hauteur du poteau.—Non, mademoiselle, vous ne ferez pas cela ; madame votre mère vous l'a défendu et je ne le veux pas, répondit la duègne.—Oh ! si, vous allez voir comme je suis déjà forte en natation ; le courant n'est pas trop sensible encore au poteau ; je le remonterai sans peine.—Prenez garde, mademoiselle Julienne ;



Ce monsieur a toujours le soin de jurer qu'il a des affaires pressantes à son bureau.

songez aux accidents qui se produisent à cette même place chaque année ; d'autres plus énergiques que vous en ont été victimes.—Ah ! vous craignez toujours, miss ; ce n'est pas naturel pour une fille d'Albion que l'on dit si téméraire ; bah ! continua-t-elle, puisque le poteau indique le commencement du danger, il n'est donc pas encore menaçant là.

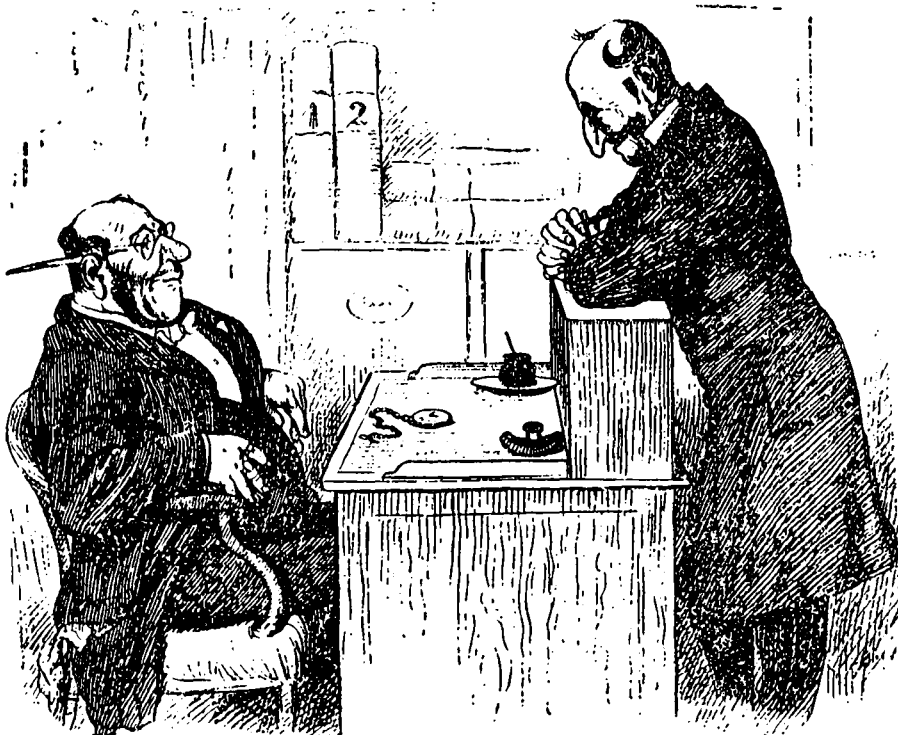
Miss Betty eut beau protester, la jeune fille répondit qu'elle voulait atteindre le poteau afin d'essayer ses forces.

Attachée sur une botte de jonc qui lui servait de vessie natatoire ou de support, elle se laissa descendre tranquillement au fil de l'eau et en deux minutes atteignait la ligne de l'indicateur. Alors, souriant de son succès, elle se dit : "Ce n'est pas plus difficile que ça ; et miss Betty qui avait peur ! Bien ! maintenant, demi-tour et en amont," et elle vira de bord. Mais alors commença la difficulté.

En descendant le courant, la jeune fille ne s'était pas rendu compte de sa force, doucement portée qu'elle était par la nappe mouvante ; mais lorsqu'il fallut le remonter, elle dut réunir tous ses efforts pour refouler les eaux ; elle nageait à grandes envergures mais avançait faiblement ; à chaque brassée quelle faisait, elle ne gagnait que peu de terrain ; elle ne pouvait songer à prendre pied pour mieux couper les eaux car elles avaient ici une profondeur de trois verges et plus. Enfin, ramassant toutes forces, elle chercha de nouveau à fendre le courant mais elle avançait à grand-peine. Le courant n'était cependant pas encore insurmontable, ainsi que la jeune personne l'avait exprimée à sa gouvernante, mais pour le dominer, il eut fallu la force d'un homme, et mademoiselle Julienne Japy n'avait que les forces d'une frêle créature de quinze ans. Cependant, elle était courageuse et elle continua de lutter avec énergie. Après quelques minutes de cette lutte infructueuse, ses forces commençaient à faiblir. Par une instinctive anxiété, elle jeta un regard du côté du poteau indicateur ; horreur, elle avait retrogradé ; Sans perdre encore la tête, elle sentit le danger de sa situation et elle se mit à crier : au secours ! puis, travaillant activement des bras et des jambes, elle chercha à se maintenir sur place, dans l'espérance qu'un bras nerveux viendrait bientôt la délivrer.

Bien avant qu'elle n'appelât, passants et baigneurs s'étaient rendu compte de sa position cri-

## FEMME PRATIQUE



Comptable, à son patron.—Madame Compteserré vient de vous envoyer un ordre.

Le patron.—Très bien ; faut la traiter avec égards.

Le comptable.—Elle nous dit d'acheter deux cents parts de chars urbains à deux cent vingt, de les revendre à deux cent quarante et de lui en envoyer le produit demain matin.

## TOUT COMME



Monsieur Larn Tennis. — Vous devez trouver l'absence de votre mari pénible ?  
Madame Cérus. — J'ai découvert un moyen terme. J'ouvre le parapluie, j'y mets une gazette et je jurerais qu'il est là toute la journée.

tique. Au moment où elle cria au secours, sa mère prévenue par miss Betty, la gouvernante, courait sur le bord de la rivière, sanglotant et s'abîmant dans la douleur.

Au spectacle de cette mère désolée et de sa pauvre enfant luttant contre le flot menaçant, tous étaient glacés de terreur et hochaient la tête d'un air de désespérance, mais personne, pas plus baigneurs que promeneurs, n'avait le courage de braver la mort afin de lui arracher l'infortunée jeune fille.

Alors la mère, folle de douleur, se jeta à genoux et s'écria en regardant le ciel : Cent mille francs à qui sauvera ma fille ! elle regarda autour d'elle : aucun mouvement ; plus que cela, dit-elle : deux cent mille francs ! personne ne bougea ; mieux que cela encore, continua-t-elle : trois cent mille francs à qui se jettera au secours de mon enfant ; de nouveau, elle tourna la tête ; nul sauveteur ne surgit ; cinq cent mille francs, la fortune, cria-t-elle alors avec force à qui me ramènera Julienne vivante ! puis en proie à une crise de nerfs effrayante, elle ajouta : « vous savez, mon Dieu, que je tiendrai ma parole ; oh ! vous, Seigneur, qui commandâtes aux flots courroucés du lac de Genezareth, faites que ma fille trouve un sauveur, je vous en supplie, termina-t-elle en baisant le sol.

Elle se releva secouée par les spasmes. La nouvelle, qu'une demoiselle de la famille Japy, la plus riche de l'arrondissement de Belfort, était en train de se noyer, s'était répandue avec une rapidité électrique, et quelques trois cents curieux étaient déjà réunis autour de la dame éplorée. Celle-ci jeta un coup d'œil hagard sur cette foule terrorisée et dit d'un ton lamentable :

— Oh ! si j'étais un homme, je sauverais ma fille ou je périrais avec elle.

Ce reproche indirect à la pusillanimité des hommes présents leur fit baisser la tête mais ni la souffrance atroce de la pauvre femme ni ses promesses de royale récompense ne purent vaincre la peur que leur inspirait l'imminence du danger.

— Que faire, mon Dieu, que faire ? cria avec désespoir la malheureuse mère, puis elle tomba assise sur une borne en proie à une prostration complète.

Deux secondes d'un lugubre silence succédèrent à cette exclamation de douleur de madame Eugénie Japy. Pendant ce temps, sa fille malgré ses efforts désespérés, roulait vers l'abîme avec la rapidité d'un homme marchant à pas pressés. Elle n'était plus qu'à environ deux cents mètres de la chute et aucune force humaine ne paraissait pouvoir la sauver. S'udain, un cri d'admiration sortit des poitrines oppressées des cinq cents

curieux qui, des deux rives, regardaient le terrible spectacle :

— Un sauveteur ! madame, un sauveteur, criez-t-on de toutes parts ; la mère se redressa comme mue par un ressort :

— Dieu soit loué, dit-elle !

Un homme, en effet, nageait du rivage opposé ; il paraissait si court, si trapu que dès l'abord, on aurait pu le prendre pour un loup marin, supposé qu'il en ait eu là. Il avançait par bordées formidables, emporté par sa vertigineuse célérité autant que par le courant. Il s'efforçait de fendre l'onde en diagonale afin de rejoindre la faible créature qui descendait en droite ligne sur la cascade ; enfin, ce hardi nageur tirait des coupes savantes afin de happer la jeune fille à un endroit du courant qu'il calculait pouvoir lui offrir une petite chance de salut. Mais près de cent mètres le séparaient encore de celle qu'il voulait arracher à la mort. Arriverait-il assez tôt ? Chacun cherchait, sans y réussir, à reconnaître l'homme aussi téméraire que chevaleresque qui, pensait-on, exposait sa vie à une mort presque certaine sans profit pour celle qu'il voulait sauver. A moins d'un miracle, disaient d'autres, tous deux sont perdus ; il n'y a qu'un fou, ajoutaient quelques-uns, pour courir aussi légèrement à la mort.

Ce fou, fou sublime, c'était Mystigo !... Oui, en effet, il n'y avait que lui, héros digne des Jason, des Thésée, des Hercule des temps héroïques, pour jouer sa vie avec une si superbe abnégation. Oui, c'était lui, le brave cœur qui, sans avoir vu couler les larmes suppliantes de la mère et sans avoir entendu un mot de la promesse d'une brillante fortune à celui qui sauverait sa fille, empêché qu'il en était par le bruit de la cascade, s'était précipité à son secours. Et il luttait contre les éléments confiant dans la Providence.

Enfin, il arriva à l'endroit où il voulait saisir la jeune fille, la précédant de cinq verges. Celle-ci, exténuée, ne se défendait plus que faiblement contre la mort qui déjà l'étreignait. Elle n'avait pas vu Mystigo arriver à son secours ; aussi, lorsqu'elle arriva près de ce petit homme qui courait à la mort pour elle, ses yeux mourants s'illuminèrent et elle eut le courage de lui sourire.

Au moment précis où elle passait à portée de sa main, Mystigo la saisit vigoureusement par le pan de sa tunique de bain, mais par la force du courant, elle se déchira et le morceau resta dans les mains de Mystigo. Avec la promptitude de l'éclair, il empoigna le bout de la botte de jones que la jeune fille tenait toujours serrée sous ses bras ; le tirant terrible de l'eau, allait cette fois, faire lâcher prise à la jeune fille qui était rendue. Mystigo saisit de nouveau et vivement la tunique

mais en réunissant dans sa main une bonne poignée des plis de la tunique.

— Maintenant, dit-il à la jeune personne, serrez votre paquet de jones et laissez-vous guider.

A environ cinquantes verges en aval de la place où se trouvait Mystigo et sa protégée, était un buisson de varech qui croissait au milieu des flots. C'est sur ce paquet d'herbe de un mètre de diamètre, émergeant d'une profondeur de cinq verges et sis à peu près à trente verges du centro du courant, du côté opposé à celui où Mystigo était arrivé, que le brave sauveteur avait basé le salut. Dès lors, son but fut de chercher à gagner ce faible rempart contre la mort. Mais cinquante verges en biais l'en séparaient encore sans compter que cette touffe de varech n'était plus qu'à cinquante verges de la chute : les portes de la mort et cependant, il n'y avait d'autre espoir de salut que là. Mettant alors entre ses dents les plis de la robe de la jeune fille, de façon à avoir les deux mains libres, Mystigo se remit en lutte contre l'onde furieuse.

Nos jeunes gens n'étaient plus qu'à une centaine de verges de la cascade ; aussi, le courant était-il formidable. Mystigo faisait des efforts surhumains pour le couper ; de plus, il était gêné dans ses mouvements par le voisinage de la jeune fille qu'il traînait littéralement, car la pauvre enfant était paralysée par la fatigue. Cependant, bien que fatigué lui-même, Mystigo se sentait encore de l'énergie. Il craignait néanmoins deux choses, c'est que la crampe le prit ou bien, qu'entraîné par la force de l'eau, il ne dépassât le buisson sauveur : alors, dans l'un ou l'autre cas, ils étaient perdus, elle et lui ; mais Mystigo ne craignait guère que la crampe ; quant au reste, il calculait sa coupe avec tant de précision qu'il était presque impossible qu'il n'arrivât pas à l'heureux bouquet de varech au moment précis.

Mystigo était en effet, doué d'un œil d'aigle pour la précision et la portée visuelle, et après trois minutes de lutte qui lui parurent un siècle, il atteignait l'herbe hospitalière. Dans un dernier et vigoureux élan, il embrassa toute la touffe et la serra avec force dans ses bras, en s'écriant : enfin ! Il était temps, quelques secondes de plus et Mystigo n'avait plus la force de se maintenir contre le courant.

L'eau envahissait les pauvres naufragés de tous côtés et les ballotait horriblement. Cependant l'herbe était résistante et comme elle était assez épaisse et d'une élévation de un mètre au-dessus de l'onde, ils purent en se hissant dessus, se maintenir de façon à respirer.

Ils étaient là mais à moitié sauvés seulement. Le fracas étourdissant du batardeau leur arrivait avec une menace de mort continuelle. Mystigo était obligé de serrer l'herbe très-fort afin de ne pas se laisser entraîner à l'abîme ; d'autre part, il avait à maintenir la jeune fille dont il tenait

## SORT INÉVITABLE



— Que c'est triste de songer que dans une dizaine d'années, nous serons parmi les vieilles !

— Et qui sait, peut-être parmi les faibles dans ce temps-là !

toujours la robe entre les dents. Si encore, il n'y avait que le plongeur à faire, pensait Mystigo, c'eût été bientôt fait et un bon nageur comme lui, aurait pu se ressaisir de l'autre côté et repêcher encore la jeune personne pour se laisser échouer ensuite sur des bords tranquilles mais le bas de la cascade, nous l'avons dit, était hérissé de rochers et on risquait encore plus de s'assommer que de se noyer.

L'acher prise était donc la mort certaine. Aussi, ancré sur son île flottante face à la rive la plus rapprochée, Mystigo y chercha-t-il du secours de l'œil. Là, chacun s'agitait et commentait comment on pourrait tirer de leur position, les malheureux naufragés.

Une chaloupe, vite une chaloupe, cria quelqu'un.

Allons donc, une chaloupe répliquèrent cent voix : il y a beau temps qu'on aurait sauvé mademoiselle Julienne, s'il n'y avait eu qu'à sauter en chaloupe, mais il est aussi difficile à une chaloupe de se maintenir près du buisson de roseaux qu'à un homme.

C'était vrai.

— Alors, comment faire ? disait un autre.

Comment faire ? Mystigo avec sa promptitude d'initiative, le leur criait en ce moment avec toute la mimique que lui permettait sa terrible position.

Vite, disait-il, courez chercher une corde au magasin du canal et que le plus nerveux d'entre vous, m'en lance un bout : je la saisisrai et vous nous remarquerez.

On comprit : il n'y avait, en effet, que soixante-dix mètres, environ, des bords de la rivière à la touffe de varech ; on pouvait donc facilement tenter l'opération.

Un jeune homme courut ventre à terre au magasin situé à un tiers de mille de là et rapporta une corde de trois quarts de pouce de diamètre sur quatre-vingt mètres de longueur : Le trajet, aller et retour, dura douze minutes qui semblèrent une éternité à la pauvre mère : elle était à moitié morte de frayeur ; pendant ce temps, chacun faisait des vœux au ciel pour l'heureuse issue du dénouement et ce n'était pas en vain, car le pauvre Mystigo commençait à avoir les mains paralysées par l'effort de ses crispations.

L'éclusier du canal du Rhône au Rhin, qui passe près de Belford, ayant l'habitude de lancer les cordages envoya le câble sauveteur mais celui-ci tomba à environ dix mètres en aval c'est-à-dire, plus bas que le buisson de varech. On le retira vivement et l'éclusier le lança une seconde fois. Malgré son effort pourtant très énergique, la corde étant mouillée, n'arriva pas jusqu'à Mystigo. D'autres essayèrent sans plus de succès. Une espèce d'athlète essaya à son tour ; cette fois, il arriva à la hauteur des herbes mais hors d'atteinte et le cordage, coulant au fond de l'eau, fut encore perdu pour les pauvres naufragés.

L'homme fort reprit trois fois ; même résultat toujours : le câble s'allongeait bien de toute sa

## UN HOMME DE SACRIFICES



— Je voudrais voir tous les maris aussi bons que le mien. Le fait est qu'il n'y a rien à lui. Ainsi, je lui avais acheté une boîte de cigares pour ses étrennes. Eh ! bien ! Il n'en a fumé qu'un ; il a donné tous les autres à ses amis.

longueur mais tombait chaque fois, trop en amont ou en aval, par conséquent, hors de portée des mains de Mystigo et plongeait aussitôt, vu, son poids augmenté par la pesanteur de l'eau.

Voyant que le lancement de la corde était maintenant une question de précision, on songea à aller chercher un mortier, afin de la lancer à la poudre. Ce mortier qui servait à tirer des salves les jours de fête nationale, était malheureusement à la mairie à plus d'un mille de là. Il ne fallait donc pas y songer.

On en était réduit aux expédients et cependant, chaque instant d'hésitation était un cri de colère de la mort contre les infortunés échoués.

On parla d'employer un fusil, mais cette idée fut aussi vite abandonnée que conçue ; on comprit de suite qu'une balle ne pourrait pas emporter le câble sans compter qu'il n'y avait grande moyen de l'y fixer. Une autre proposa une fronde qui fut confectionnée séance tenante : hélas ! la pierre, tenant le bout du câble au moyen d'une ficelle, monta trop verticalement, grâce à la centrifuge.

On se remit à combiner quand quelqu'un s'écria comme Archimède : j'ai trouvé !

Avisant alors un des saules ombrageant la rivière, il cassa une branche en disant :

— Un arc.

— C'est cela, un arc, répéta-t-on en chœur voilà qui va enfin résoudre le problème.

En un instant, la branche fut courbée, les bouts fixés par une épissure formée de verges de saule ; une autre branche de saule forma la flèche à l'extrémité de laquelle on fixa fortement le câble, puis l'athlète qui avait manqué d'œil au lancement à la main fut choisi unanimement comme archer, espérant qu'il serait plus heureux cette fois. Il s'agissait ici pour lui de posséder quelque chose de l'adresse de Guillaume Tell. Il ne fallait pas, en effet, viser exactement sur les roseaux de crainte de blesser les jeunes gens ; l'athlète résolut de tirer au-dessus de l'herbe de façon à faire tomber la corde sur eux ; mais un ancien soldat opina que le tourbillon pourrait l'enrouler autour d'eux et les gêner dans leurs mouvements.

Cet ancien militaire fut alors invité par l'athlète à lancer la corde ; mais il déclina l'offre disant que ses forces n'étaient pas suffisantes pour bander l'arc qui était très grand et très dur. Néanmoins, ayant fait maintes fois centre à la cible ou pour employer le terme anglais, *bull's eye*, il conseilla à l'archer improvisé de tirer à environ cinq mètres en amont des roseaux et à deux mètres au-dessus, afin que la corde tombât ainsi à peu près à portée de la maison du sauveteur, tandis que s'il tirait juste à côté des roseaux, outre qu'il pourrait fort bien blesser les naufragés, le cordage emporté par le courant d'air, augmenté en cet endroit par la rapidité de l'eau,

dépasserait le but et ce serait encore à recommencer.

— Mais, dit-on, si le câble ne tombe pas juste à portée de mains, il coulera de nouveau.

— Pas de danger, cette fois, repartit le vieux militaire, car il flottera soutenu par la flèche.

L'archer alors banda son arc et visa longuement ; on ne respirait plus ; la flèche tomba à deux mètres de Mystigo, entraînant le câble que des hommes retenaient par l'autre bout.

— Bravo ! cria-t-on.

Déjà on félicitait l'archer de son heureux coup d'œil et le vieux militaire de son heureux conseil, quand soudain, un cri d'effroi partit de toutes les bouches : Mystigo qui était suspendu à son horrible pilori depuis près d'une demi-heure, temps qu'avait duré tous les préparatifs, Mystigo, le pauvre Mystigo ne bougea pas, ne fit aucun mouvement pour saisir la corde. Ses mains crispées par la tension forcée des muscles ainsi que par l'eau, semblaient rivées aux roseaux et ne paraissaient pouvoir s'en détacher ; il faisait des efforts pour porter sa main au câble flottant à ses côtés et n'y parvenait point.

Celui-ci, fouetté par le flot rapide, allait être entraîné de l'autre côté des herbes quand, par un mouvement énergique, il put détacher sa main droite, et saisir la branche qui soutenait la corde juste au moment où elle filait devant lui.

Mais il faillit se faire démembrer : le câble, emporté par l'eau, l'entraîna, et il se trouva tendu entre la corde qui tirait à l'abîme et le roseau que retenait sa main gauche ; il en ressentit une dislocation douloureuse ; cependant, il ne lâcha pas, mais à ce moment, la poignée de varech que retenait sa main gauche se déchira ; la secousse imprimée par cette brusque déchirure brisa à son tour la ficelle qui reliait la branche de saule au câble, et celui-ci, déjà distendu par l'onde furieuse, se précipitait horizontalement vers l'abîme en s'éloignant de Mystigo. Ce n'est pas tout : la robe de la jeune fille qu'il tenait toujours aux dents se déchira, et l'infortuné Mystigo sentit que la malheureuse qui, n'ayant plus conscience d'elle-même, était à bout de forces, allait lui échapper.

Si le petit homme n'avait eu une présence d'esprit à toute épreuve, joint à une dextérité supérieure, dirigées par un œil prompt, lui et elle étaient irrémédiablement perdus.

Jetant alors des deux côtés les deux mains à la fois, il ressaisit sa protégée par les cheveux qui s'étaient heureusement dénoués par la force de l'eau, et happa la corde à l'instant précis où elle allait lui échapper.

ANTIDE.

(A suivre).

Ripans Tabales cure the blues.

Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, et, pour ainsi dire, malgré lui. Celui qui l'a cherchée, donne sa mesure.

## L'ESPRIT DES AFFAIRES



Le gamin. — Vous savez, madame, si vous me donnez deux sous, votre chien pourra l'avoir, mon biscuit.

## LES MODES NOUVELLES



L'artiste. — La maison Piquebois m'a demandé un nouveau dessin pour costumes de bains. J'ai l'horreur des étoffes barrées ; mais voici quelque chose de renversant !

## FEUILLETON DU SAMEDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

## PREMIÈRE PARTIE. — UNE JEUNESSE ORAGEUSE.

## VII. — LES CHARBONNIERS

(Suite)

—Tout lui réussissait ! . . . —s'écria un troisième.

—Excepté, cependant,—dit le chef avec un sourire sinistre,—excepté de s'attarder dans les auberges, et de vouloir traverser à trois heures du matin la vallée de Golbraun.

—Ah bah !—reprit un des faux charbonniers,—le voilà débarrassé de tous les saucis, de tous les tracas, de toutes les peines de cette vie ! . . .

—Le fait est qu'il est sûr, maintenant, de n'être jamais pendu !

—Je voudrais bien, camarades, en pouvoir dire autant ! . . .

—Sans compter que ce brave Fritz est présentement délivré de sa femme, qui, à ce qu'on prétend, est une rude commère.

—Il doit y avoir de l'argent caché à sa ferme de Falklein, savez-vous ? . . .

—La chose est, ma foi, bien possible ! . . . Nous irons, une de ces nuits, y faire une petite visite.

La conversation sur ce sujet en resta là.

Les bandits firent quatorze parts de l'argent étalé sur la table. Chacun d'eux prit une de ces parts ; le chef en prit trois, et les autres furent remises dans la ceinture de cuir du malheureux fermier assassiné.

L'homme à la barbe rude sembla alors s'occuper de Denis pour la première fois.

—Eh ! drôle !—lui dit-il,—avance ici ! . . .

Le jeune prisonnier se hâta d'obéir.

—Quand je t'ai demandé, cette nuit, d'où tu venais, que m'as-tu répondu ?

—Je vous ai répondu que je venais de Strasbourg.

—C'est bien cela. Et que fais-tu dans cette ville ?

—J'étais soldat au régiment de Royal-Champagne.

—Ah ! ah ! et depuis quand l'as-tu quitté ce régiment ?

—Depuis hier.

—Comment diable se fait-il donc que tu n'en porte, déjà plus l'uniforme ?

—Parce que cet uniforme n'étant pas sain pour moi, j'ai préféré l'échanger contre les habits que vous voyez . . .

—Est-ce que tu aurais deserté, par hasard ?

—Mieux que ça !

—Comment, mieux que ça ?

—Oui, j'ai tué un de mes chefs.

—Diable ! . . . et de quelle façon.

—En duel.

—Ah ça ! tu es donc un brave, toi ?

—On le dit, et je le crois.

—Ce qui n'empêche pas que, si l'on te prend, tu seras pendu ou fusillé !

—C'est pour cela que je tâcherai de faire en sorte qu'on ne me prenne point.

—Bien répondu. Avant d'être soldat, qu'étais-tu ?

—Comédien.

—Avant d'être comédien ?

—Mousse.

—Avant d'être mousse ?

—Cadet de famille.

—Et maintenant, que comptes-tu faire ?

—Je n'en sais pas le premier mot, mais je ne m'en inquiète guère.

—Pourquoi cela ?

—C'est l'affaire du diable, qui ne me laissera jamais dans l'embarras . . .

L'homme à la voix rude se mit à rire.

—Tu crois ?—demanda-t-il.

—J'en suis sûr.

—Tu as donc dans le diable une bien grande confiance ?

—Il est obligé de me protéger, je lui appartiens ; et, dans mon enfance, on m'appelait *Donné au diable*.

Le bandit jeta un regard à ses compagnons.

Sans doute ils comprirent à merveille le sens de ce coup d'œil, car ils y répondirent tous par un signe de tête affirmatif.

En même temps, l'un d'eux s'approcha du jeune homme, et dénoua complètement les liens qu'on avait déjà desserrés.

—Tu m'as dit ton nom, je crois, mais je l'ai oublié, — fit alors le personnage à la voix dure,

—Je m'appelle Jean-Denis de Poulailleur . . .

—Eh bien ! Jean-Denis de Poulailleur, j'ai une proposition à te faire ?

—Faites. Je ne sais pourquoi, mais j'ai dans l'idée que nous pourrions bien nous entendre.

—Tu as deviné, sans doute, que nous sommes de bons compagnons qui, mécontents des façons d'agir de la société, et trouvant qu'elle méconnaissait nos mérites, nous sommes mis en guerre ouverte avec elle ?

—Oui, certes, j'ai deviné cela, et franchement, après ce que j'ai vu cette nuit et après ce qui m'est arrivé à moi-même, ce n'était pas bien difficile . . .

—Comme toi je suis Français,—poursuivit l'interlocuteur de Denis,—comme toi j'ai été soldat, comme toi j'ai foulé aux pieds les liens d'une discipline odieuse. Aujourd'hui, au lieu d'obéir à des chefs imbéciles, je commande à une poignée de braves gens qui, sous mes ordres, font des prodiges ! . . . Notre vie est délicieuse : elle réunit les plus doux plaisirs de la guerre et de la classe : le riche est notre ennemi, l'homme est notre gibier. Nous ne manquons jamais ni d'or, ni de bons vins ; bref, notre existence est si ravissante, que le roi de France, s'il la connaissait, quitterait son trône pour venir la partager avec nous . . . Veux-tu être des nôtres ? . . .

Denis se gratta légèrement le front.

—Je ne dis pas non,—répliqua-t-il ensuite,—mais je vous avoue qu'il y a au tableau un ombre qui me déplaît . . .

—Laquelle ?

—C'est d'être *roué* tout vif si l'on vous met la main dessus.

—Ceci est un des plus petits inconvénients du métier ; la plus belle rose a ses épines ; mais tu me parais oublier que si l'on te prenait aujourd'hui, toi qui me parles, ce ne serait bien certainement pas pour te conduire à la noce ! . . .

—Au fait, vous avez raison, et de la potence à la roue il n'y a que la main.

—Tu commences à voir juste, mon fils. Voyons, réfléchis : songe que je n'adresserais pas à tout le monde la proposition que je te fais, et dis-moi si, décidément, tu l'acceptes ! . . .

—Ma foi, toute réflexion faite, je dis *oui*.

—Bravo !—cria le personnage à la voix rauque ;—maintenant tu vas savoir à quelles conditions on peut entrer dans le corps d'élite dont j'ai l'honneur de commander.

## VIII. — LA RÉCEPTION.

—Ah ! il y a des conditions ?—demanda Denis.

—Pardieu ! ne penses-tu donc pas qu'il ne s'agit que de se présenter chez nous pour entrer . . . comme au moulin ?

—Eh bien ! les conditions, voyons ? . . .

—*Primo*. Il faut avoir fait ses preuves de courage . . .

—Me dispensez-vous donc des miennes ?

—Tu les a faites.

—Ah bah ! Quand ça et comment ça, s'il vous plaît ? . . .

—Depuis que tu es entre nos mains, par ton attitude et par ta façon de répondre à mes questions.

—Fort bien.

—*Secundo*. Il est indispensable d'avoir de l'esprit.

—Et vous trouvez que j'en ai ? . . .

—Deux fois plus qu'il n'en faut pour être admis.

—Vous êtes bien bon ; mais à quoi diable cet esprit que vous exigez peut-il servir pour arrêter et détrousser les gens sur la grand'route ?

—A rien, dans ces moments-là où c'est la bravoure et la promptitude qui fond tout ; mais il est indispensable pour combiner les bons coups, pour préparer les expéditions ; enfin, pour se tirer d'affaire en cas de non-réussite. Comprends-tu, maintenant ?

—Le mieux du monde ?

—*Tertio*. Il faut jurer à l'association une fidélité et un dévouement sans bornes ; il faut, si l'on est pris, savoir endurer la question ordinaire et extraordinaire, monter au gibet ou se voir attaché sur la roue sans répondre un seul mot qui puisse porter préjudice à ses frères d'armes.

—Je jure cette fidélité et ce dévouement sans bornes.

—*Quarto*. Il faut promettre également d'obéir d'une façon passive à tous les ordres du capitaine, quelques soient ces ordres . . .

—Ce capitaine, c'est vous, n'est-ce pas ?

—Oui.

—M'est-il permis de vous demander votre nom ?

—Je ne porte plus de nom, on m'appelle tout simplement *le major*.

—Cela suffit ; je vous obéirai, major, quelle que soit la chose que vous me commandiez.

—*Quinto*. Il faut se faire une loi, les uns vis-à-vis des autres, de la plus scrupuleuse probité ; il faut ne s'attribuer aux dépens de ses camarades aucune fraction du butin, si minime soit-elle. Les prises sont divisées en autant de parts, — plus trois, — qu'il y a d'hommes

dans la compagnie. Le capitaine a trois parts, le lieutenant, deux : chacune des parts doit être parfaitement égale aux autres.

—Accepté.

—*Secta.* Enfin, il faut, si quelque membre de la troupe est soupçonné de trahison, que tous se rassemblent et se constituent en tribunal pour l'interroger. Si l'accusé est reconnu coupable, l'arrêt rendu prononcera la mort, et il devra se trouver autant d'exécuteurs de la sentence qu'il y aura de bras parmi nous.

—Ma foi, — répliqua Denis, — tout cela me semble parfaitement juste, et je jurerai très-volontiers du couteau ou du pistolet à l'endroit de celui qui, par ses délations, voudrait me faire prendre ou écarteler.

—Dans ce cas, — reprit le major, — nous nous entendons sur tous les points. . . . Hermann, apporte-moi une ceinture, un poignard et des pistolets.

L'homme que le chef venait de nommer Hermann sortit de la petite hutte. Il y entra au bout d'un instant, apportant les objets demandés.

Le major s'approcha de notre héros.

Il lui entoura les reins d'une ceinture de cuir assez semblable à un ceinturon d'épée.

Il passa dans cette ceinture les pistolets et le poignard ; puis, se reculant de deux ou trois pas, il dit avec une sorte de solennité : — Jean Denis de Poulliller, à partir de ce moment, tu es des nôtres. Usant de mon droit de capitaine, je t'admets à faire partie de la compagnie des *Chevaliers du Poignard* ! . . .

Cette réception fut suivie des acclamations les plus flatteuses des hommes qui se trouvaient là, et qui, les uns après les autres, vinrent serrer la main de leur nouveau camarade.

—Sur ce, — reprit le major, — qu'on mette le couvert et déjeunons. Surtout, que le déjeuner soit bon ! . . . c'est aujourd'hui un jour de fête ! . . .

Denis regarda autour de lui avec une curiosité un peu déliante.

Il ne comprenait point comment dans cette misérable hutte, perdue au milieu des forêts, il ferait possible de se procurer les éléments d'un bon repas.

Ses doutes et son incertitude ne furent point de longue durée.

Deux des bandits prirent dans un coin quelques planches à moitié dégraissies, qu'ils posèrent sur deux tréteaux.

Ce fut la table.

Elle répondait bien aux premières idées de Denis, qui s'attendait à voir paraître du pain noir et dur, du lard rance et des oignons secs, le tout accompagné peut-être d'une gourde d'eau-de-vie.

Qu'on juge de sa surprise quand l'un de ses compagnons, soulevant une sorte de trappe fort habilement dissimulée dans la terre dure et battue qui tenait lieu de plancher, découvrit les premières marches d'un escalier qui conduisait à un petit caveau souterrain dans lequel il descendit.

Bientôt cet homme reparut, chargé de linge et d'argenterie.

Il étala sur les planches raboteuses une nappe magnifique en toile de Frise damassée et armoriée.

Il disposa autant d'assiettes d'argent et de gobelets du même métal qu'il y avait de convives.

La place du major fut désignée par une coupe en vermeil d'un travail tellement exquis, qu'un connoisseur n'eût point hésité à l'attribuer au ciseau florentin Benvenuto Cellini.

Notons en passant que presque toutes les pièces de ce magnifique service de table portaient des chiffres, des couronnes ou des blasons différents, témoignages irrécusables de la façon dont elles étaient arrivées entre les mains du major.

Le bandit qui venait de mettre le couvert redescendit dans le caveau et ne tarda guère à en rapporter un grand panier rempli de bouteilles poudreuses, recouvertes de nombreuses toiles d'araignées qui attestaient leur âge respectable. L'autre bras soutenait un panier non moins grand, amplement garni de jambons de Westphalie, de pâtés, de pièces de viande froîlée.

Des petits pains, aussi blonds que les épis dorés qui les avaient produits, semblaient alors n'être sortis du four que depuis quelques heures.

Ces nombreuses provisions furent disposées avec une symétrie élégante, digne d'un valet de chambre de bonne maison.

Puis le major, voyant que tout était prêt, cria : — A table ! . . . — et donna lui-même le signal en portant son escabelle en face de la coupe eiselée dont nous avons parlé tout à l'heure.

Certes, ce devrait être un spectacle bizarre et curieux, et digne d'attirer l'attention et de fixer les pinceaux d'un grand artiste, que celui de ces hommes aux longues barbes, aux visages reburratifs, aux mains noires, vêtus des costumes en haillons de pauvres charbonniers, sous le toit chancelant d'une misérable hutte aux murs crevassés, attablés autour d'un déjeuner splendide, servi dans une admirable vaisselle plate, et buvant, dans des gobelets d'argent, les vins des plus grands crus du monde.

Le visage de notre héros refléta, comme un miroir fidèle ce qui se passait en lui à la vue de ces oppositions si frappantes et si caractéristiques.

Le major s'aperçut à merveille de cette impression.

—Ah ! voilà, — lui dit-il, — voilà l'une des choses qui rendent notre vie si séduisante, les contrastes : mais modère ton étonnement, car je te garantis bien que tu n'es pas au bout de tes surprises. . .

Cependant les *chevaliers du poignard*, puisque tel était le nom qu'ils se donnaient à eux-mêmes, fêtaient amplement les bouteilles.

Denis ne se piquait point de plus de sobriété que ses nouveaux compagnons, et suivait leur exemple.

Bientôt le vin délia toutes les langues, et Denis devint questionneur.

—Major, — demanda-t-il au chef de la bande, — est-ce que c'est ici que vous demeurez habituellement ? . . .

—Non pas, — répondit le personnage ainsi interpellé, — nous aimons trop nos aises pour cela. . . . Ces cabanes ne sont qu'un endroit de repas, une sorte de lieu d'asile où nous passons de temps en temps quelques heures, lorsque nos expéditions nous ont conduits de ce côté du pays. . . .

—Votre habitation ordinaire, major, où donc est-elle ?

—A huit lieues d'ici, dans la montagne, au château de Falkenhorst. . . .

—Est-ce un beau château, que ce château-là, major ?

—Tu le verras ce soir.

—Y avez-vous laissé quelques-uns de nos camarades ? . . .

—Pardieu ! mon ami ! ne faut-il pas du monde pour garder le château ! . . .

—Combien sommes-nous en tout dans la compagnie, major ?

—Ce matin nous étions onze, maintenant que te voilà des nôtres, nous sommes douze.

—Avez-vous un lieutenant ?

—Oui.

—Est-il ici ?

—Non.

—Comment s'appelle-t-il ce lieutenant ?

—Karl.

—Denis fit encore une foule d'autres questions auxquelles son chef répondit avec une inépuisable complaisance.

Puis, le déjeuner étant achevé, on plaça une sentinelle en avant de la hutte, afin d'éviter toute surprise, et tous les autres bandits, qui avaient passé une nuit blanche, se livrèrent à un sommeil réparateur.

Le soir venu, chacun s'éveilla, on se livra à un nouveau repas, puis les chevaux furent amenées.

Les bandits avaient quitté leurs vêtements de charbonniers pour reprendre leur costume ordinaire.

Denis se mit en croupe derrière celui qui, pendant la nuit précédente, avait été chargé de le transporter, tandis qu'il était prisonnier.

Ensuite la petite troupe s'ébranla, et les chevaux prirent au grand trot le chemin qui conduisait au Château de Falkenhorst.

## DEUXIEME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

### I. — FALKENHORST.

La petite troupe, avons-nous dit, partit au trot le plus rapide, dans la direction de la demeure habituelle des *chevaliers du poignard*.

La soirée était déjà avancée et la nuit succédait au crépuscule presque sans transition.

La cavalcade suivait des chemins encaissés et couverts, dans lesquels l'obscurité aurait été profonde, si la lune, étincelant au fond du ciel pur, n'eût jeté sa clarté bleuâtre à travers les rameaux entrelacés.

Au bout d'environ deux heures de marche, les bandits atteignirent la lisière d'une forêt et se trouvèrent en rase campagne.

Le major arrêta son cheval.

—Regarde, — dit-il à Denis.

Et du geste il désignait à l'horizon une montagne de forme conique, couronnée par une masse sombre dentelée, irrégulière, qui se détachait vigoureusement en noir sur les nuages argentés.

—Eh bien ? — demanda le jeune homme.

—Voilà Falkenhorst ! . . . — répondit emphatiquement le major du même ton dont le héros d'un livre jadis fameux s'écria : "*Voilà Udolphe !*"

—Mais c'est une ruine ! . . . — murmura Denis.

—Pardieu ! ne penses-tu pas que nous allons tenir garnison dans un château tout neuf, pour nous y faire traquer par toute la police allemande ? . . .

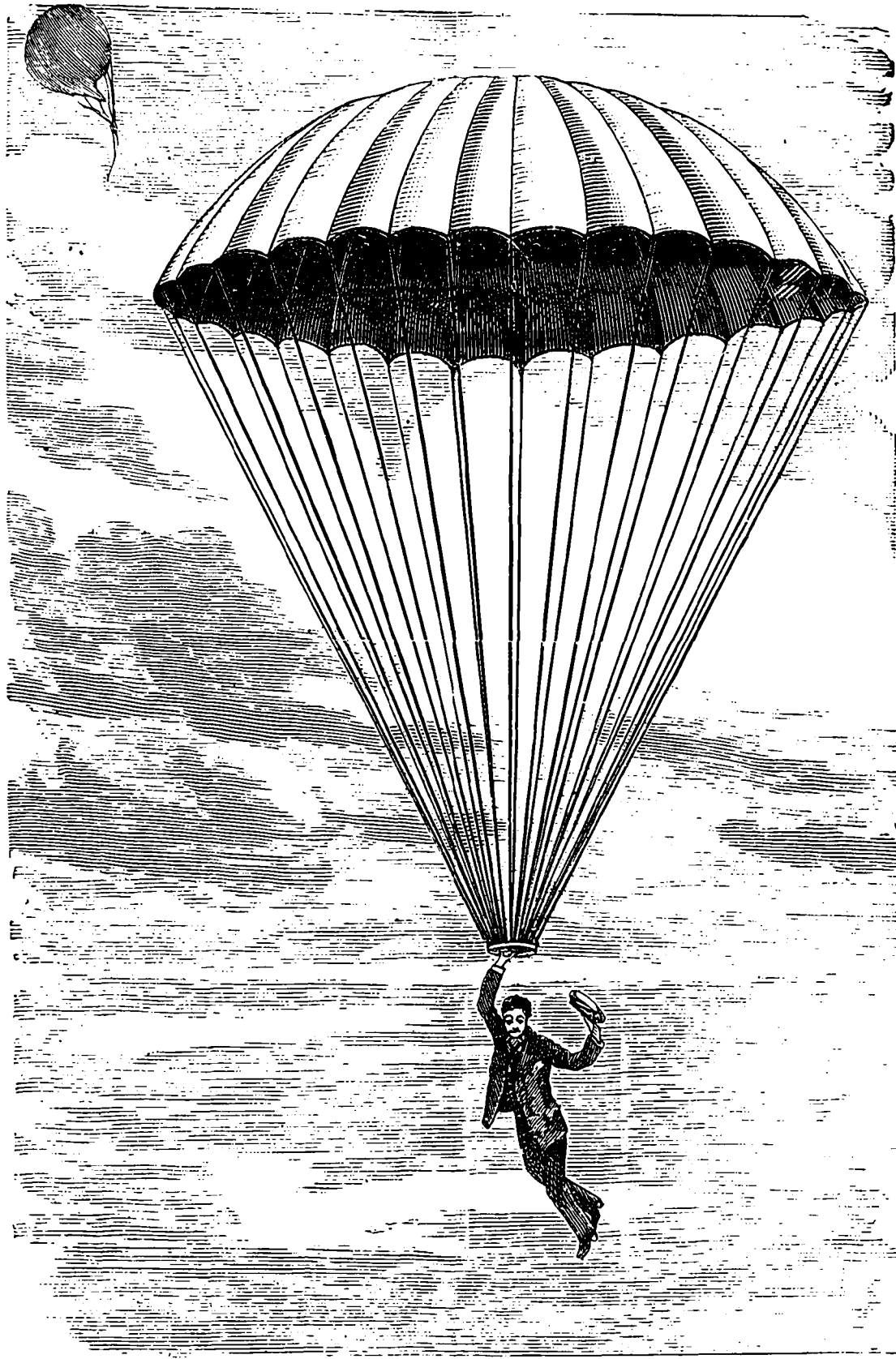
(A continuer.)

# PARC - ROYAL

# GRANDE ASCENSION EN BALLON,

BEAU TEMPS, MAUVAIS TEMPS,

par M. Stanley Spence, le plus grand aéronaute connu



GRANDE DESCENTE EN PARACHUTE.

A QUATRE HEURES APRÈS-MIDI,

# DIMANCHE, 14 AOÛT 1892

**VIN de VIAL**

**TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT**

Le **Tonique** le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

Le **VIN DE VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'**Anémie** sous toutes ses formes, **Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité** résultant de la vieillesse, étiolément, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie **J. VIAL**, rue de Bourbon, 11, LYON. Toutes Pharmacies.

**Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX**

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Magnifiques feuilletons à bon marché  
10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands feuilletons à sensation,

**“ L'ANGE DU FOYER ”**

— ET —  
**“ Le Remords d'un Ange ”**

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

**SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE**

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,  
**516 RUE CRAIG, MONTREAL.**

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR  
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

## ANNONGES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

NARCISSE BEAUDRY & FILS

GRAND CHOIX DE

Montres, Bijoux, Argenterie et Lunetterie

1580 RUE NOTRE-DAME

Et 164 et 166 RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL

23 Juillet 1892

## Loterie de la Province de Québec

AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

VALEUR DES LOTS, \$52,740

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI

DE CHAQUE MOIS

Rappelez-vous que le gros lot est de

\$15,000

PRIX DU BILLET, \$1.—11 BILLETS POUR \$10.

Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.

Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.

Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.

Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,900.

N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de l'un des deux premiers gros lots.

LE GÉRANT

S. E. LEFEBVRE,

81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

62 and 34 Frankfort Street,

New-York

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

### A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Co., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Écrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Co, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— *Spécimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.

A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief. Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO. 10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

H. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

## ATTRACTION SANS PRÉCÉDENT

Plus de un Quart de Million distribué



LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'État, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde, et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "sua simile" de notre signature dans ses annonces.

*L. J. Bourgeois*  
*J. F. Eucly*  
*M. A. Labelle*  
Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAU, Président State National Bank.  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5

AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans

MARDI, 13 SEPTEMBRE 1892

Prix Capital . . . \$75,000

100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,000, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 200, soit.....	7,500
100 Prix de 200, soit.....	20,000
200 Prix de 100, soit.....	20,000
300 Prix de 60, soit.....	18,000
100 Prix de 10, soit.....	20,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit.....	\$10,000
100 Prix de 60, soit.....	6,000
100 Prix de 40, soit.....	4,000

### PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
3,434 Prix se montant à	\$265,400

### PRIX DES BILLETS:

Billets Complètes, \$5; Deux-Cinquièmes, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, 50c; Un-Vingtième, 25c.

Prix des Clubs: 11 Billets complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.